

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La voie sacrée
La prophylaxie scolaire de la cécité
Le Père Sanson devant la souffrance
L'influence des facteurs débilissants sur le rendement scolaire
Le Prince errant : Charles-Edouard, le dernier des Stuarts

Henry VAN DE VELDE
Docteur Maurice WIBO
Georges LEGRAND
Docteur BORREMANS-PONTHIÈRE
Louis DUMONT-WILDEN

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le « Beauraing » de Louis Wilmet, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

M. Jean Bodart, ancien député démocrate-chrétien, ne manque pas de courage. Rendons-lui cet hommage, et d'autant plus volontiers que nous sommes très loin de partager ses opinions politiques. Le *Peuple* a consacré cinq colonnes au meeting contradictoire tenu à Charleroi sur « la position du socialisme et de la démocratie chrétienne » et où il se rendit pour relever le défi socialiste. Grand titre sur deux colonnes en première page : *M. Jean Bodart rend hommage au P. O. B. !* Allons-y voir de plus près.

M. Bodart estime qu'en ces heures graves il y a autre chose de plus utile à faire pour la classe ouvrière que de se battre entre démocrates, regrettant en cela le défi porté par Gailly.

La démocratie, dit-il, a subi de dures défaites. Dans l'Europe, elle a été bannie de dix pays. Cela ne se serait peut-être pas produit si les démocrates avaient pris conscience de ce qui les rapprochait. C'est pourquoi, ajoute M. Bodart, il ne sortira pas de ma bouche un mot qui puisse creuser des abîmes ou faire crouler des ponts parce que je ne veux rien faire pour diviser les démocrates qui demain, peut-être, auront à faire face à la dictature.

Voilà qui postule que la démocratie fait le bonheur des peuples ! Quoique jeune, M. Bodart retarde singulièrement. La démocratie politique, c'est-à-dire le suffrage universel pur et simple, — tout le monde décidant également de tout — a créé, en Europe, un tel désordre, un si beau chaos, que, l'un après l'autre, les pays qui veulent vivre la renient et la vomissent. Comme disait un des grands démocrates français, revenu de bien des illusions : nos arrière-petits-fils ne parviendront jamais à comprendre comment des hommes intelligents aient jamais pu prôner le S. U., la démocratie politique !

Si, en Belgique, les ravages de cette démocratie néfaste ont été moindres qu'ailleurs, si l'électoratisme, avec ses tares mortelles, n'y a pas eu la même virulence, c'est à l'exiguïté de notre territoire et à notre bon sens national que nous en sommes redevables.

Mais cette démocratie-là a vécu ! La guerre lui porta des coups dont elle ne se relèvera heureusement pas. Et l'immortel mérite du génie politique qu'est Mussolini est d'avoir été le premier à refaire un pays en remontant le torrent démocratique.

* * *

Le socialisme — aurait dit M. Bodart, toujours d'après le *Peuple* — a apporté dans les luttes du passé un élan, une habileté qui ont rendu d'énormes services à la classe ouvrière.

Hélas, un trop grand nombre de catholiques ont déserté leur devoir social et méconnu les droits à la justice de la classe ouvrière. Il en est cependant qui ont fait leur devoir. (Il ne sont pas légion.)

La situation d'aujourd'hui n'est pas belle. D'une part, nous constatons le développement inouï des conquêtes de la science et de ses possibilités techniques, d'autre part, le chaos, le désordre dans la production qui font que l'on détruit des produits alors qu'il y a 30 millions de chômeurs. Il y a encore l'instabilité politique qui jette l'inquiétude dans le cœur des hommes.

La société actuelle se caractérise par la recherche insatiable du profit en écrasant au besoin les hommes. Une preuve : il y a dans le monde 100 milliardaires et 30 millions de chômeurs.

En Belgique, 538 personnes détiennent 6,218 mandats d'administrateur ; 242, 4,080 ; 34, 1,141 et 2,122. Le temps qu'elles peuvent consacrer à en remplir chacun d'eux est bien minime. Et cependant les revenus des 538 premiers s'élèvent à 787 millions de francs.

La spéculation règne aussi d'une façon effrénée. Beaucoup d'hommes veulent s'enrichir sans travailler. Voilà donc dans son essence, dit M. Bodart, la critique que nous faisons du capitalisme. Nous ne sommes pas tellement loin du socialisme.

Oui, le socialisme a rendu de grands services... matériels à la classe ouvrière. Le mot est essentiel, car, chez nous, ce même socialisme, qui fit tant pour les corps, fut le grand bourreau des âmes. Trop de catholiques, victimes de l'esprit du temps, de ce manichéisme pour lequel l'homme n'est qu'un outil, négligèrent leur devoir social et oublièrent que tous les hommes sont frères dans le Christ Jésus. La misère imméritée des masses est attribuable avant tout à une méconnaissance du message évangélique. Mais la réaction socialiste fit pire encore que le libéralisme. Elle éteignit les lumières d'en haut, elle voila ce qui restait de ciel bleu, elle ne s'occupa que de la terre en affirmant que le tout de l'homme est ici-bas. Le P. O. B. obtint moins d'heures de travail et de plus hauts salaires, mais qui oserait prétendre qu'il augmenta le bonheur de ses membres ?

M. Bodart — toujours d'après le *Peuple* — a bien affirmé que le socialisme : « ne répond pas aux besoins de la moralité humaine comme seule la religion catholique peut le faire », mais, en reconnaissant les services rendus par le socialisme, il eût dû stigmatiser les ruines spirituelles et morales qu'il accumula.

Au lieu « d'éviter de creuser des abîmes et de faire crouler des ponts », au lieu de chercher ce qui rapproche du socialisme et de mériter le compliment :

M. Bodart a parlé comme un socialiste, mais une hirondelle ne fait pas le printemps. (Ovation.)

la bonne tactique, en 1933, alors que ce socialisme est mort en Italie et en Allemagne, inexistant en Angleterre, agonisant ailleurs, la bonne tactique est de marquer les différences et de souligner les oppositions.

Que veut M. Bodart.

Nous avons soupé des phrases. Nous voulons des actes, des faits, des réalités. Les querelles du passé nous paraissent mesquines. Nous voulons opérer un renversement de la hiérarchie des valeurs pour construire une société qui donne la première place aux valeurs humaines et qui soit basée sur les lois et les commandements de la justice.

Nous voulons transformer la société de manière que ce ne soit pas seul l'argent qui commande mais la dignité humaine. Nous

voulons donner aux travailleurs une partie des leviers de commande dans la vie économique et sociale et réformer le régime parlementaire en corrigeant certains de ses défauts. Nous voulons nous faire les restaurateurs des valeurs intellectuelles et spirituelles.

Nous aussi, nous voulons tout cela, et voilà pourquoi, depuis des années, nous sommes anti-démocrates convaincus, car la démocratie est la grande responsable des abus actuels.

Le citoyen Gailly répliqua à M. Bodart,

Salué par une vibrante ovation, Gailly fait un rapprochement entre la morale chrétienne dans laquelle il n'y a que calcul : crainte de l'enfer et récompense dans l'au-delà et la morale laïque faite de bonté, de justice et fraternité.

Si j'accepte ce que le Christ a dit, je ne puis admettre l'usage que vos hommes ont fait de sa doctrine. (Ovation).

Ce n'est que quarante-trois ans après Marx que l'Eglise a fait preuve d'un peu plus d'humanité. Mais encore, elle répudiait la grève. Or vous, travailleurs, avez-vous jamais obtenu quelque chose sans avoir éprouvé lutté?

— Non! non! non! crie-t-on.

— Les encycliques modifient leur ton au fur et à mesure que le socialisme grandit. Bientôt l'Eglise devra se préparer à donner sa bénédiction au socialisme.

Pauvres esprits égarés! La bonté, la justice, la fraternité socialistes opposées au calcul chrétien! Une seule réponse, mais péremptoire et écrasante : l'enseignement en Belgique.

Pourquoi « enseignement libre » est-il, en Belgique, synonyme d'enseignement catholique alors que tout le monde peut ouvrir des écoles? Parce que — les socialistes sincères le reconnaissent — l'enseignement est une œuvre de dévouement et que, seul, le « calcul chrétien », c'est-à-dire, au fond, la charité — aimez Dieu par dessus tout et le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu — multiplie assez les dévouements pour faire se consacrer des milliers et des milliers de vies à l'éducation des enfants.

Les dizaines de milliers de prêtres, de religieux, de religieuses, qui, chez nous, acceptent une vie de sacrifices et de privations pour former des âmes chrétiennes, démontrent que le « calcul chrétien » est la grande source de la vraie bonté et de la vraie fraternité.

Calcul chrétien! Taine, qui voyait d'un peu plus haut et un peu plus loin que le citoyen Gailly, a rendu à ce « calcul » le magnifique hommage que l'on nous permettra de rappeler ici :

Aujourd'hui, après dix-huit siècles, le christianisme opère, comme autrefois dans les artisans de Galilée, de façon à substituer à l'amour de soi l'amour des autres; il est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent...

En Italie, pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme au I^{er} siècle; du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant; la cruauté et la sensualité s'étaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur,

de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice.

Il n'y a que lui pour retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde sur ses bas-fonds; et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social.

« La morale laïque faite de bonté, de justice et de fraternité », qui s'applique à casser les ailes dont parle Taine, on peut la voir à l'œuvre dans cet arrondissement de Charleroi où se tenait le meeting dont nous parlons. En 1932 le coefficient de natalité y était de 13,34 ‰, le plus bas du pays après celui des arrondissements de Huy et de Liège. A Maeseyck, à Turnhout, à Hasselt, où règne et sévit encore le « calcul chrétien », les coefficients sont 34,91 ‰, 30 ‰, 29,16 ‰...

Le R. P. Lemaire, qui vient de publier ces chiffres, ajoute ces commentaires qui jettent de sinistres lueurs sur « la bonté, la justice et la fraternité » de la morale laïque.

Quant aux arrondissements wallons — pour ne pas parler de celui de Bruxelles — le tableau est tout simplement lugubre : la mort, l'assassinat par anticipation, l'homicide occulte y font éclore le fléau de la dépopulation, qui serait horriblement visible, si les vides laissés par le crime et la stérilité, n'étaient comblés par les innombrables immigrants.

Cela va si loin que la natalité wallonne (14 naissances par 1.000 habitants en 1932) est inférieure à celle de pays comme l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et la Suède, où, pourtant, le libre examen exerce ses ravages.

Le peuple wallon, dirait-on, est à bout de souffle incapable de reproduire la vie, il voit sa population se décimer avec une rapidité qu'apparemment rien ne saurait enrayer.

C'est qu'elle est, plus qu'une population féconde, composée d'habitants se précipitant au terme de la vie et fournissant à la mort un large contingent de victimes.

L'avenir du peuple wallon, en tant que tel, est donc très sombre : d'une part, il ne se renouvelle plus par une suffisante natalité, et la mentalité de ses membres est toujours plus opposée à la fécondité; et, d'autre part, le nombre de ses vieillards, candidats à la mort, ne fera qu'augmenter.

Esprit consacre un numéro spécial à l'Argent : L'Argent, misère du pauvre, misère du riche. Le chapitre Argent et religion retiendra notre attention aujourd'hui. L'auteur, M. Pierre-Henri Simon est catholique. Français, il parle principalement des modalités catholiques et françaises du fait moderne universel : la démission de tant de croyants devant l'empire de l'Argent — ou, ce qui est plus grave, leurs compromissions avec lui.

L'Argent! Le Veau d'or! Ce n'est évidemment pas d'hier que datent leur empire et leurs méfaits.

Celui qui aime l'or ne sera pas sans péché. Quel est celui qui a été éprouvé par l'or et trouvé sans reproche? Difficilement l'homme du négoce évitera la faute. Beaucoup pêchent pour de l'argent. Ces paroles de l'Ecclésiastique, attestent qu'il y a des milliers et des milliers d'années, l'Argent tentait et perdait déjà les pauvres humains comme il les tente et les perd aujourd'hui.

Ce qu'il y a de neuf, toutefois, c'est la généralisation de cette tentation et l'universalité de l'empire exercé par l'Argent « devenu maître à la place de Dieu », comme disait Péguy. Le mal étant universel, la Religion devait, elle aussi, dans ses facteurs humains, en subir une certaine contagion. On n'échappe pas à une atmosphère. On ne s'isole pas de son temps.

Après avoir constaté d'abord l'essentiel, c'est-à-dire que « à

l'égard de l'Argent, la théologie de l'Eglise est restée toute pure », M. Simon se croit autorisé à parler en toute liberté. Il a parfaitement raison.

Non, nous n'avons point à nous taire; nous nous sentons même un devoir impérieux à parler. A l'égard de la conduite de l'Eglise, les écrivains catholiques n'ont que trop tendance à prendre le ton du panégyrique; le mal, quand on avoue qu'il y en a, c'est toujours de la faute des autres, et le premier mouvement, devant les lares de la civilisation moderne, est d'accuser la Franc-Maçonnerie. Mais il serait plus sage et plus humble, et plus charitable de regarder en nous et de nous demander ce qu'une certaine paresse à conserver pure notre lumière a laissé tomber d'ombres sur le monde. Je dis : pure, car nous sommes tous complices, ou du moins solidaires. Bossuet, qui ne craignait point de proclamer qu'une « prodigieuse corruption de mœurs se voit même dans l'Eglise », et que « le scandale s'est élevé dans la maison de Dieu », ajoutait justement : « C'est là le triomphe de la Charité, d'aimer l'unité catholique, malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les dérèglements... Nous préférons en effet cette charité attentive et courageuse qui laisse la conscience catholique continuellement en éveil, à cette autre, présomptueuse et aveugle, qui jette le manteau sur les fautes de l'Eglise et la détourne de la tâche perpétuellement urgente de se reformer.

L'apologétique qui cache les déficiences humaines de l'Eglise est plus maladroite encore que fausse. Elle déforme l'œuvre de Notre-Seigneur au point de confondre l'essentiel et le secondaire et donc de rabaisser le divin en exaltant outre mesure l'humain. L'essentiel : l'adoption divine, la fraternité dans le Christ, la vie surnaturelle du chrétien racheté se préparant sans cesse à la béatitude éternelle et vivant déjà d'une vie divine. Le secondaire : les représentants du Christ sur la terre, les successeurs des apôtres travaillant à parfaire l'œuvre de la Rédemption, mais en restant des hommes faibles, maladroits, qui se trompent et qui pèchent...

Parlant des agaçants « bruits de monnaie autour de l'autel », des pèlerinages, etc., l'auteur écrit : « Le mal n'est point dans le contact inévitable de la Religion et de l'Argent : le mal commence quand le poids de l'Argent tend à infléchir l'esprit même des Eglises et à fausser la conscience religieuse. »

« L'esprit du christianisme est de vénérer la Pauvreté. » Et M. Simon rappelle la parole de saint Augustin :

Par le moyen des aumônes, dit-il, il faut apaiser Dieu pour les péchés passés; mais il ne faut pas, si l'on peut dire, l'acheter, pour avoir licence de pécher toujours impunément.

Non emendus : on n'achète pas Dieu! c'est pourtant ce que les riches, au cours des siècles, ont essayé de faire, non seulement par des aumônes aux indigents, par quoi ils rassuraient à bon compte leurs consciences, mais par des largesses aux Eglises qu'ils prétendaient ainsi mettre dans leurs intérêts. On ne peut dire qu'ils aient conclu le marché; du moins ont-ils réussi, et singulièrement, depuis quelque cent années, à compromettre la Religion dans leur cause. La « Ville des pauvres » n'est pas tout à fait devenue, comme ils l'eussent souhaité, la forteresse des riches, mais une cité bourgeoise où l'on entre si bien vêtu, où l'on parle un langage si rassurant pour les biens de la terre, que les pauvres ne s'y sont plus sentis chez eux...

Voyez, navires venus vers nous d'un siècle de foi, les cathédrales. Tout, l'immensité de leur architecture, la naïveté de leurs sculptures, contant aux chapiteaux les humbles métiers et les légendes, et n'oubliant dans la gueule de l'enfer ni le riche avec son sac, ni le roi sous sa couronne, ni même l'évêque sous sa mitre, tout dit un culte populaire et la croyance en une égalité substantielle des puissants et des humbles devant la colère et la miséricorde de Dieu. Entrez maintenant, un dimanche, dans la nef : comme elle semble trop vaste! Comptez ceux qui sont là. Toute la haute bourgeoisie de la ville est présente, avec ses bijoux et ses parfums, attendue sur le parvis

par ses valets et ses voitures. La bourgeoisie moyenne, qui prétend avoir lu Voltaire et qui d'ailleurs, fonctionnaire d'une République athée, craint pour son avancement, est déjà moins nombreuse et n'envoie guère que ses femmes. Le petit commerce n'est que représenté — d'autant mieux d'ailleurs qu'il y a dans la ville plus de bourgeoisie riche et dévote : il faut bien soigner la clientèle! Mais les artisans, mais les ouvriers, mais les indigents, où sont-ils? A peine quelques-uns, le peuple ne va plus à la messe, les pauvres s'en sont allés...

L'angoissant problème! Comment rendre Jésus aux masses et ces masses à Celui qui est mort pour leur salut? Comment désolidariser l'Evangile de toute classe comme de toute race, de tout système politique et économique, comme de toute forme de civilisation?

Le libéralisme et le capitalisme ont donné à la religion, aux yeux de beaucoup, une allure bourgeoise, au sens péjoratif du mot, l'apparence d'une institution chargée de conserver et de défendre les privilèges d'une minorité et l'influence des puissants.

M. Simon tente d'expliquer cette évolution d'une religion de petits et des humbles, en quelque chose qui semble parfois être un moyen de domination des riches.

A y réfléchir, il n'y eut point de fait historique plus grave dans l'ère moderne que la tentative d'usurper une religion qui mettait au sommet des valeurs la Pauvreté, par une classe qui plaçait l'Argent au principe de sa morale. Ce fait ne date pas d'hier et n'a pu se produire qu'au terme d'une lente évolution. D'abord, contrainte par la nature des choses à s'installer dans le siècle, l'Eglise a dû composer de bonne heure avec les puissances de chair, et dans un monde instable et déchiré elle-même en puissances politique, financière et quelquefois militaire. Ce fut la période féodale, qui, à travers des phases alternées d'équilibre et d'abus, conduisit l'unité chrétienne à la brisure de la Réforme et la puissance catholique au naufrage de la Révolution. Sous l'Ancien Régime, l'Eglise possède des domaines et des trésors; elle confie ses charges, avec les bénéfices parfois énormes qu'elles comportent, à des cadets de maisons. L'alliance est étroite, non seulement, dans l'ordre politique, entre le trône et l'autel, mais, dans l'ordre social et moral, entre le clergé et la noblesse, entre les prêtres et les riches.

Au lendemain de la Révolution, les positions sont changées. Tandis que l'Eglise en sortait dépouillée d'une partie de ses biens, l'influence politique passait décidément à la classe bourgeoise, et le brusque développement de l'industrie, du commerce et de la banque confirmait encore le règne de l'Argent. D'où, pour le clergé, une double impulsion à se tourner vers la bourgeoisie : d'abord une tradition politique, le désir de renouer l'alliance avec le pouvoir; ensuite une nécessité matérielle, le besoin de trouver des protecteurs, des bailleurs de fonds.

Cette nécessité devint plus pressante quand l'évolution démocratique se précipita, et, moitié par incompréhension des valeurs chrétiennes, moitié par défense contre l'alliance de l'Eglise et des classes possédantes, se jeta dans les voies d'un anticléricalisme violent. D'où suppression du budget des cultes, inventaires des biens ecclésiastiques, expropriation des congrégations, etc. La situation matérielle de l'Eglise devenait réellement précaire, au moment même où, la vie sociale se compliquant et la religion étant de tous côtés combattue, il paraissait urgent de multiplier les œuvres, de créer des journaux, d'ouvrir des écoles, de soutenir des syndicats, d'intensifier l'action missionnaire. Alors plus que jamais l'Eglise dut attendre du secours des riches le moyen de subsister. Et le contrôle de la Religion par les possesseurs de l'Argent se resserra.

Il faudrait que tous les hommes d'Eglise fussent partout et toujours des héros et des saints pour se soustraire totalement à pareille emprise. Il faudrait qu'ils ne fussent pas de leur temps, victimes, comme tous, de ses erreurs et de ses fautes. L'auteur le note d'ailleurs très bien.

Ainsi, quand nous signalons l'altération des valeurs religieuses par l'Argent, nous en voulons moins à la Religion de se laisser

corrompre, qu'au « désordre établi » d'empoisonner jusqu'aux laics les plus purs. Ce n'est point ici une clause de style, une mesquine précaution destinée à couvrir quelques hardiesses; c'est une mise au point honnête, sans laquelle ces pages seraient d'une injuste sévérité.

La Religion doit subvenir à ses besoins et rester libre. Or, écrit M. Simon, à l'égard des biens, il y a deux manières de n'être pas libre : ou d'en avoir trop peu, et de tomber par nécessité sous la tutelle des riches; ou d'en avoir trop, et d'être accablé par leur abondance. Et l'auteur indique comment, à son avis, la Religion devrait, en France, remédier à l'emprise de l'Argent.

Citons encore sa conclusion générale :

Institution divine par sa source et sa fin, mais humaine par ceux qui la dirigent et ceux qu'elle gouverne, et par là même condamnée aux concessions et aux servitudes, la Religion, dans un monde où tout se vend et s'achète, ne peut échapper à la loi de l'argent. Toute la question est que la nécessité d'acquiescer cet indispensable instrument temporel ne tourne jamais au sacrifice des valeurs éternelles.

Si l'on raisonnait dans l'absolu, la réponse serait simple : plutôt renoncer aux œuvres qu'à l'esprit. Plutôt revenir à la pauvreté des catacombes que de trahir l'Évangile. Plutôt laisser crouler les voules sur la chaire, et crier la Parole aux carrefours, que de laisser perdre la Parole. Mais nous vivons dans le relatif, et il importe que l'Église sauve ses œuvres, son culte, sa hiérarchie, tout le support matériel de sa Vérité.

Alors il ne reste plus que deux remèdes. Le premier — nous l'avons suggéré — relève de l'intelligence et de la technique. Il s'agit, par une organisation parfaitement rationnelle (et qui ne doit pas être inapplicable dans un corps aussi puissamment ordonné que celui de l'Église) d'éviter le gaspillage, de restreindre au nécessaire les dépenses du culte et des œuvres et par là même d'alléger la servitude de l'Argent.

Le second remède est de l'ordre de l'esprit. Il faut en chaque conscience chrétienne, et spécialement catholique, réinstaller le mépris de l'Argent. Mépris de l'Argent chez celui qui donne; qu'il ne croit pas donner grand-chose; bien mieux, qu'il ait conscience de rendre une chose due en justice et ne s'imagine plus que ses largesses enchaînent Dieu. Mépris de l'Argent chez le clerc qui reçoit, simple intermédiaire entre le riche et le pauvre, entre la puissance du monde et la pauvreté du Christ.

Ce qui importe, c'est le renversement d'une idole, le redressement des valeurs chrétiennes dans leur ordre et leur pureté. Redressement moral, et non pas, disons-le encore, doctrinal : car la doctrine de l'Église est demeurée sainte et saine. Si ce n'est pas trop exiger, nous demandons aux masses fidèles de lire un peu mieux les encycliques, et au clergé d'en prêcher avec courage la lettre et l'esprit. Car le député socialiste qui déclara un jour à la droite catholique : « Ce que nous vous reprochons, ce ne sont pas vos principes, mais de ne pas pratiquer vos principes », avait touché le fond de la question. Tout ira mieux quand les clercs enseigneront la théologie catholique de l'Argent, et non sa théologie bourgeoise. Alors, il tombera peut-être de la chaire chrétienne moins de bénédictions sur les maîtres du monde, mais on y rappellera plus souvent que son fondateur a choisi de vivre pauvre, a crié : « Malheur aux riches ! » et posé la pauvreté comme un seuil de diamant entre la terre et le ciel.

Un homme de grande expérience auquel nous demandions dernièrement ce qui l'avait le plus frappé dans la charge qu'il occupait, nous répondait : l'argent obtient tout...

Parole désabusée, certes, et trop absolue sans doute. Mais quand l'argent permet de se procurer presque toutes les jouissances, comment s'étonner que pour l'acquiescer tant d'hommes consentent à se laisser acheter? C'est le cercle vicieux et infernal.

Il reste toutefois une chose à laquelle l'Argent ne peut atteindre : la Charité! Cet « Amour de Dieu et de ses créatures, du Christ

et de sa justice » qui n'est pas à vendre et que personne ne peut acheter; cet Amour qui donne en se donnant et qui aime en s'immolant; cet Amour dont saint Paul a parlé en termes immortels et qui reste la flamme qui toujours réchauffera l'Église militante. Puisse-t-elle, en ces temps de dictature de l'Argent, s'élever haute et claire pour consumer tout ce qui empêche cette Église d'être l'Épouse parfaite de Jésus-Christ!

Un homme de science, un technicien italien, M. Coicca, vient de publier un « jugement sur le bolchevisme » qui est accablant.

Lui-même a construit — écrit M. Géni dans *Je suis partout* — un de ces géants du plan quinquennal dont s'enorgueillissent les Soviets, une colossale fabrique de roulements à billes, dont, paraît-il, il n'existe pas d'exemple au monde. Mais ceci, c'est la façade, ce que l'on peut montrer aux observateurs superficiels, qui en seront émerveillés comme M. Herriot à sa récente tournée. En réalité, derrière cette apparence trompeuse, M. Coicca dénonce en plein l'échec du plan, ou du moins il en affirme l'absolue stérilité.

Cet échec, il est dû aux causes mêmes qui ont engendré ces succès trompeurs. Ce qu'on a réalisé l'a été au prix d'efforts surhumains et parce que, auparavant, on avait tout détruit, parce qu'il ne restait rien de ces mille obstacles qui, en France, en Italie, en Allemagne ou en Angleterre, s'opposeraient à des transformations aussi soudaines et aussi radicales. Mais, pour la même raison, on ne peut utiliser ce que l'on construit, parce que ce fossé de sang et de ruines qu'on a creusé entre le passé et l'avenir rend impossible tout effort productif. Les réalisations industrielles des Soviets surgissent du néant, parfois dans le désert physique : on s'émerveille. Mais elles demeurent aussi toujours entourées d'un désert moral qui les voue à la mort. L'œuvre n'a et ne peut avoir de liaison intime avec la vie réelle du pays, arriéré par rapport aux autres sociétés nationales et affaibli, diminué par les années de guerre civile. Aussitôt créés, les « géants » du plan quinquennal languissent, faute d'un cadre à leur taille. Tout s'oppose à leur vie : la mauvaise organisation des transports, la rareté ou l'indiscipline de la main-d'œuvre spécialisée, l'insuffisance des matières premières ou leur mauvaise qualité, enfin la désorganisation du marché intérieur, qui n'a aucune puissance d'achat. En somme, à la base même de l'édification de ce formidable outillage, il faut reconnaître les méfaits d'une improvisation hâtive qui, en voulant brûler les étapes d'une évolution indispensable, l'a vouée à la ruine plus ou moins prochaine.

Les Soviets ont voulu, eux qui étaient à la tête d'un peuple à peine sorti du moyen âge, se placer dans le plus étonnant décor de la « vie future ». Imitant l'Amérique, ils ont voulu la dépasser, sans souci des lois éternelles de l'histoire et de la vie, qui se vengent en condamnant à la mort leur œuvre à peine née.

Mais derrière cette anarchie matérielle, dominant tout le reste, autrement redoutable et significative, il y a la conception philosophique du bolchevisme, l'implacable matérialisme duquel il s'inspire.

M. Coicca n'a pas de sensiblerie, ni ne fait étalage de sentiments de piété. Mais on sent à travers ses pages, à côté de l'immense misère matérielle de la Russie bolcheviste — où, dit-il, on a instauré une sorte de « pauvreté d'État » — l'immense détresse morale à laquelle personne n'échappe. Il a recueilli de la bouche même d'une étudiante, qui fait partie de cette jeunesse particulièrement choyée par les Soviets, car on espère fonder sur elle un régime durable, un aveu significatif :

« On nous apprend bien des choses, lui a-t-elle dit. Mais on nous désapprend à prier et à pleurer!... »

C'est là peut-être la plus profonde et synthétique condamnation du bolchevisme.

La voie sacrée⁽¹⁾

L'idée d'un style nouveau fut si intimement liée, depuis plus de quarante ans, à mon existence, que je ne pourrais la considérer autrement que comme une aventure, un drame personnel.

Je m'excuse d'avance de ce que je pourrais attacher trop d'importance à quelques faits personnels et vous supplie d'écarter toute idée d'immodestie.

Je me suis proposé de brosser devant vous une toile de fond, d'évoquer les débuts du mouvement qui prit naissance vers la fin du siècle dernier et dont l'action et le but ne se sont précisés que progressivement.

Quand, à l'occasion d'un *Déblaiement* (2) qui fut le sujet d'une conférence qui me mit pour la première fois en contact avec le public, à Bruxelles, il y a quarante ans, je donnai les premiers coups de pioche afin de frayer un sentier à ceux qui cherchaient à échapper à l'obsession qui pesait sur eux, je dénonçai, au grand scandale de tous, les formes égoïstes et anti-sociales de l'art de cette fin de siècle.

Il se terminait pourtant sur une des plus éblouissantes efflorescences dans tous les domaines de l'art qu'il y ait jamais eu.

Et pourtant *cet art était effrayant.*

Dans un de ses *Poèmes paradisiaques* le poète d'Annunzio s'était érigé en juge impitoyable.

« Art, art effrayant, crie-t-il, tu ne t'es pas encore dévoilé! — Nous t'adorons *en vain.* »

« Il n'est pas au monde un malheureux que nous ayons pu consoler,

« Nous nous sommes apitoyés *en vain!* »

« Il n'est pas au monde d'opprimés que nous ayons pu venger,

« Nous nous sommes indignés *en vain!* »

« Derrière nous, il ne reste qu'un léger sillage tortueux et stérile.

« Nous avons vécu *en vain!* »

Il n'est pas surprenant qu'à ce moment un frisson nous ait saisis à l'idée que nous pourrions avoir méconnu le vrai sens de l'art et fait fausse route!

Pour ma part, durant des années de solitude volontaire et obstinée, dans un village de notre Campine, des lectures : Stirner, Kropotkine, Tolstoï, Carpenter, Nietzsche, m'avaient éloigné de la conception égoïste de la vie d'artiste. La foi en le tableau m'avait abandonné et les pinceaux, que j'avais tenus jusque là, m'étaient tombés des mains. La pensée « que ce qui ne profite qu'à un seul est bien près de ne servir à personne, et que dans un avenir prochain il ne serait considéré que ce qui est profitable à tous » fut la déroutante vérité que mes premiers coups de pioche pour ce « déblaiement » me donnèrent à reconnaître! L'effort avait été lourd et le poids des années de solitude à laquelle je m'étais volontairement condamné, trop écrasant. La vérité que je venais de découvrir acheva de me faire tourner le dos à la vie

d'artiste que j'avais vécue jusqu'alors et ce fut au premier tournant du sentier le long duquel je m'étais traîné pour échapper à ma vie ancienne que m'attendait mon destin.

En général, le besoin de loger sa femme et les enfants qu'on attend du mariage ne provoque pas de bien grands soucis. Il est plutôt exceptionnel qu'il provoque des scrupules. Et des scrupules tels qu'ils poussent quelqu'un, qui ne s'est jamais préoccupé d'architecture, à construire sa propre maison.

N'est-il pas bien plus exceptionnel encore de voir ce quelqu'un construire une maison qui se distingue nettement du type courant et concevoir, pour l'achèvement d'une telle maison, un ameublement où tout ce qui la compose diffère si étrangement de tout ce qu'on était habitué à voir!

A quels mobiles pouvait bien obéir un tel original?

La déchéance de l'architecture et la corruption générale du goût lui étaient apparues sous un aspect particulièrement repoussant. Sans aucun doute une infection avait étendu ses ravages sur tout ce qui se présentait à nos yeux.

A tout prix, il fallait en préserver celle qui avait consenti à partager sa vie et ceux qui naîtraient de leur union.

C'est que la laideur corrompt l'âme et l'esprit autant que les yeux.

C'est au moment précis où je ressentis ce scrupule que je plantai le premier jalon au bord d'un chemin qui devait m'entraîner rapidement loin de ce foyer, auquel j'avais pourtant voué tant de soins, à passer nos proches frontières et à prendre les routes qui sillonnent l'Europe en tant de sens divers.

Vers le milieu du siècle dernier, d'illustres prédécesseurs avaient éprouvé autant d'horreur que moi de la laideur et manifesté leur répugnance. Mais cela ne les avait conduits qu'à des expériences aussi peu hardies que celles « d'un retour sur ses pas », que celles de la résurrection du style gothique, par exemple. Auraient-ils eu peur de s'aventurer, se défiaient-ils d'un avenir incertain?

L'un d'eux pourtant, Viollet-le-Duc, poussait à l'aventure. Mais il ne pouvait donner l'exemple et ses paroles ne trouvèrent pas d'écho.

Je crois qu'ils n'avaient pas suffisamment scruté les causes de la laideur. S'ils s'étaient rendu compte qu'un objet, qu'un édifice ne *sont jamais laids*, quand ils se présentent à nos yeux comme ils *doivent être*, que ces objets et ces édifices ne deviennent laids que s'ils s'écartent de la forme qui leur est propre, ou dès que celle-ci se pare des plus sots ornements, ils auraient découvert que le moyen le plus efficace de combattre la laideur est le retour à la raison, à la stricte logique des formes de toutes choses.

Les apôtres, qui, au siècle dernier, ont prêché la croisade contre le mauvais goût et qui ont cherché à relever l'architecture et les métiers d'art de la décadence à laquelle ils avaient échu, en appelèrent à la Beauté.

Mais il advint qu'Elle resta sourde autant à l'appel de Ruskin qui voyait en la laideur une offense à la nature, qu'à celui de Morris qui voyait en elle une offense à la dignité humaine. Au

(1) Discours prononcé à la Séance académique organisée à l'occasion de mon 70^e anniversaire, au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles.

(2) *Déblaiement d'art* parut en 1894; une seconde édition parut en 1896.

nom de l'Esthétique — ressuscitée vers la fin du XVIII^e siècle, après qu'il n'en eut plus été question depuis que s'étaient tus sur ce sujet les philosophes du V^e siècle avant notre ère — une confusion s'était créée qui avait donné des noms si divers à la Beauté qu'il eût fallu trouver celui qui était réellement le sien pour qu'elle répondît à l'appel.

La Beauté répond plus spontanément à l'ingénu qu'au savant! Elle vint au secours de celui qui osa entreprendre ce que fait d'instinct l'Homme aux périodes les plus primitives de la civilisation.

Dans mon cas, le scrupule s'était substitué à l'instinct et s'il est plutôt rare de voir la moralité venir au secours de l'instinct pour l'aider à reconquérir ses droits, ce fut le cas pourtant, dans le domaine de l'architecture et des métiers d'art où, depuis longtemps, les chemins semblaient abandonnés qui conduisent à la source à laquelle les peuples primitifs et les artistes des époques préservées de la corruption puisaient leurs conceptions. Il nous importait d'abandonner le terrain de l'Esthétique classique pour atteindre le plan moral que, dans la simplicité de notre cœur, nous avions entrevu; ce plan d'où, chaque fois que l'Architecture l'avait abandonné, Elle était tombée dans la plus profonde déchéance. Depuis la fatale époque où quelques architectes italiens, rebroussant chemin, au début du XV^e siècle, remuèrent la Terre pour y prendre des leçons et des formules, — depuis cette époque qui ne connut de l'Antiquité que les criantes erreurs de la vision romaine, — l'emploi comme motifs décoratifs des principaux éléments, dont l'architecture grecque avait coordonné les fonctions dans un ensemble sublime, avait corrompu toutes les formes et inauguré une période de mensonges. Grâce à ces mensonges, les antagonistes du style gothique purent arrêter la marche triomphale d'un style qui apportait la preuve la plus éclatante de ce que peut la Raison confiante en Elle-même.

Rompre avec une telle période, répudier un tel Passé, ce fut notre mission. Point n'est besoin de s'imaginer que cette rupture s'est faite avec éclat, fut préparée comme une croisade et exigea de l'héroïsme. Pour ma part, elle s'est accomplie simplement dans la candeur d'une âme, qui ayant reconnu dans le mensonge des formes, dans la mascarade la cause de la laideur, renonce délibérément au mensonge et arrache les masques. Je précise ainsi mon point de départ. D'autres peuvent avoir obéi à d'autres mobiles dont le plus évident consista en l'infusion d'un sang nouveau à l'Architecture au sujet de la sérénité de laquelle l'enseignement académique s'efforçait de donner le change en exigeant des jeunes architectes des projets — en style classique — de plus en plus pompeux! Ces « novateurs » s'efforçaient de renouveler d'anciennes formules et d'anciennes formes au moyen de mensonges et de masques nouveaux.

Les créations de l'Ecole de Nancy, les bijoux de Lalique passaient, à cette époque, pour des exemples d'un style nouveau que nous vîmes se répandre en Belgique et se manifester dans des conceptions architecturales hybrides dont le principe de construction apparente et sincère se trouvait affublé d'une ornementation linéaire déchainée. Des perruques sur des squelettes.

Ainsi, à peine tracé, le chemin bifurquait!

D'un côté, il se dirigeait vers un but imprécis, à la recherche du « nouveau » sur le plan esthétique; de l'autre, vers la découverte, sur le plan moral, de la forme pure, adéquate, conforme à la Raison! Nous primes le chemin le plus rude et atteindrions les parages les plus hostiles.

La rupture qui s'était opérée dans mon cœur, avant qu'elle se fut opérée dans mon esprit; la rupture qui m'avait conduit aussitôt à en appeler à l'esprit pour la réalisation de ce que mon cœur avait si impérieusement exigé, je ne devais reconnaître que plus tard qu'elle nous ramènerait, par des détours, à la tradition d'un

style qui existe depuis le commencement du Monde, — le style des formes pures, belles par leur seule raison d'être et par l'adaptation parfaite à l'usage qu'on attend d'elles. Au moment où je m'étais mis en route vers une destinée qui devait, dès lors, me permettre « de me rendre utile à tous », je n'avais donc découvert que de bien modestes vérités! Elles constituaient un fort léger bagage. Mais, des fois, il importe plus de la valeur dynamique d'un précepte que de sa profondeur!

Un art universel peut naître d'une forte sensation, proclamait Tolstoï; un style universel peut naître d'une forte conviction et d'impérieux scrupules!

La vérité d'un seul, les scrupules d'un seul peuvent devenir la vérité et les scrupules de tous. S'il est un fils de Dieu, « il prend sur lui tous les péchés du monde »; s'il est un humble apôtre que sa conscience tourmente et a chassé sur les routes, il confie à ceux qu'il rencontre ses tourments et donne l'exemple de ce qu'il faut faire pour retrouver la voie sacrée, d'où une longue pratique d'errements nous avait éloignés! Et les occasions se multiplient qui me contraignent à donner l'exemple; et à confier à ceux qui voulaient m'entendre les tourments de ma conscience.

La création à Paris de la maison « L'Art nouveau » m'avait permis de soumettre une importante collection de meubles au public parisien dès 1896! S. Bing, le marchand très estimé qui avait révélé l'art japonais aux frères de Goncourt et aux amateurs d'art les plus délicats du monde, s'était mis en tête, après avoir visité ma maison à Uccle, de réunir dans une exposition dans les vastes locaux dont il disposait, rue de Provence, tout ce qu'il pourrait découvrir, en Europe, d'objets qui se distinguaient par une recherche de la forme neuve et d'un esprit nouveau.

Mirbeau, de Goncourt et la presse tout entière s'insurgèrent littéralement contre cette invasion dirigée contre le goût français et sa suprématie; contre la « dénationalisation ». Un an après, cette collection, renforcée de nouvelles créations que Bing m'avait prié d'exécuter, composait la Section internationale d'art décoratif à l'Exposition de Dresde (1897). Ici, les mêmes œuvres qui avaient été si violemment critiquées à Paris suscitèrent un très vif intérêt et furent accueillies avec un enthousiasme plutôt excessif.

C. Meunier, qui se trouvait en même temps que moi à Dresde à l'occasion de la première grande rétrospective de son œuvre, organisée dans cette même exposition, prophétisait que je me fixerais bientôt en Allemagne. Il ne se doutait pas, en 1897, que sa prophétie se réaliserait trois ans après. Entre-temps, j'avais exécuté maints travaux et donné maintes conférences dans des salles de conférences à Berlin, à Munich et à Dresde.

J'y exposai les principes du dogme nouveau.

« Dogme » est évidemment un bien grand mot pour quelques principes, pour les quelques laconiques formules qui furent le thème de ces « Prédications laïques ».

Aussi m'introduis-je précautionneusement.

« Je me trouve devant vous, disais-je, dans la première de ces « Prédications », dans une situation bien précaire. Pour ériger un édifice aussi important que celui qui doit être le Style de notre époque, je n'ai à ma disposition que quelques rares matériaux. Dans ces conditions, vous sourirez, si vous êtes bienveillants; si vous êtes malveillants, vous me jetterez à la tête les quelques pauvres pierres que j'ai amenées à pied d'œuvre pour édifier ce qui, dans mon imagination, doit être une merveille! »

Après cela, je précisais avec plus d'assurance le rôle de la conception rationnelle dans l'avènement d'un style nouveau et la puissance de la logique et de l'intervention de la raison pour arrêter la laideur.

Et dès lors, j'insistais sur l'apparence paradoxale qu'il y avait à ressusciter des principes vieux comme le monde pour créer un

style nouveau. Et j'ajoutais : « Je n'ai rien découvert, si ce n'est qu'il suffit d'être un être pensant raisonnablement et normalement pour paraître *exceptionnel* et que le moyen de plus sûr de créer, dans le domaine de l'architecture et des métiers d'art, des choses qui se distinguent des autres, consiste à concevoir logiquement afin que se découvre la forme qui est adéquate à l'usage qu'on attend de tous les objets ou que se retrouve celle qu'ils avaient avant d'être corrompue!

En réalité, il ne s'agissait pas de se distinguer, de faire autrement que les autres. Il y allait tout simplement de notre dignité! Et si, il y a quarante ans, je ne reculais pas devant la mise en demeure la plus pressante d'avoir à renier le mensonge, une pareille mise en demeure ne manquerait pas aujourd'hui d'actualité!

* * *

Dès le commencement de ce siècle, nous assistons à l'avènement d'un style universel. Partout en Europe, nous vîmes, dès les premières années de ce siècle, reculer les « Novateurs » devant les principes de la conception rationnelle! La route qu'ils avaient suivie les conduisit rapidement à des terrains fangeux où les fleurs à peine épanouies se flétrissaient aussitôt.

Un groupement international s'était constitué spontanément qui recrutait ses adeptes et ses chefs en Allemagne, en Autriche, en Finlande, en Hollande, en Suisse...

En Autriche, l'architecte Wagner entraînait une troupe de jeunes architectes dont la joie foncière de vivre, propre à leur nation, éprouvait de la peine à se plier à la discipline. Aussi, les entraînait-elle souvent à de dangereux écarts.

En Hollande, l'architecte Berlage, le doyen des pionniers encore vivants, préparait patiemment la renaissance de l'Architecture. Sans trop se presser, il prit le départ sur des routes qui exigent dans ce pays de plus résistantes fondations qu'ailleurs.

En Finlande, l'architecte Sarrinen s'était jeté subitement aux avant-postes et avait attiré violemment l'attention sur ses œuvres.

En Allemagne, les chefs conquis à l'idée d'un style nouveau eurent moins à lutter contre les résistances.

Ils eurent vite fait de réviser toutes les valeurs de l'enseignement et conclurent à la faillite du dogme académique de l'imitation des styles avant qu'ailleurs on se fût bien rendu compte de la révolution qui s'opérait! Et, dès 1900, surgirent dans tous les pays de l'Empire des édifices : des bazars, des banques, des postes, des gares et des théâtres qui se caractérisaient tant par leur intransigeante adaptation fonctionnelle que par l'application radicale d'un principe de construction qui faisait monter du sol jusqu'au faite de l'édifice une charpente audacieuse de piliers entre lesquels s'intercalaient des baies énormes qu'interrompait à peine quelque liaison au niveau des étages.

Un rythme nouveau a pénétré l'édifice; un rythme grave! L'Architecture, grâce à une ordonnance nouvelle, s'apparente dès lors à celle des émouvantes constructions utilitaires romaines : les aqueducs et les ponts!

Toute l'évolution du commencement du siècle, jusqu'en 1914, s'est accomplie sous l'empire d'exigences qui iraient en s'accroissant jusqu'au boît de la franchise de la conception et de l'audace de la construction. Elle s'était simultanément et progressivement dépouillée de toute superfétation ornementale et décorative.

* * *

On a dit; on a écrit souvent et de nombreux témoignages viennent de me le confirmer à l'occasion de mon soixante-dixième anniversaire, que j'avais profondément influencé l'évolution de l'Architecture en Allemagne.

Je m'y étais fixé dès 1901, répondant ainsi à l'invitation du grand-duc de Saxe-Weimar, qui désirait m'attacher à sa Cour en tant que « conseiller artistique, chargé de la mission de relever le niveau de la production des industries d'art de son pays ».

La mission ne manquait donc pas d'importance ni de signification.

L'initiative du Grand-Duc était dans la ligne de l'apostolat auquel je me vouais depuis que l'idée du relèvement de l'Architecture et des arts associés à l'Architecture s'était emparée de toutes mes pensées, depuis qu'elle avait commandé tous mes actes.

Dès que j'eus inspecté toutes les industries d'art, nombreuses dans ce petit pays, je me rendis compte que je devais créer un Institut qui serait, en même temps qu'un laboratoire dans lequel seraient expérimentées toutes les formules nouvelles, la *citadelle avancée* du Style nouveau.

Et, modestement installé d'abord, je pus, grâce aux libéralités du Grand-Duc, l'installer définitivement en 1908, dans des locaux spacieux et répondant scrupuleusement à l'usage auquel je les destinais.

Si j'en parle, c'est que cet Institut de Weimar fut la première expérience, en Europe, d'une école d'art dont le programme *proscrivait systématiquement l'étude des styles*, répudiait tout modèle et en appelait, *sans autre préparation*, à la faculté innée de l'invention, dirigée par la logique de la conception la plus rationnelle de toutes choses.

L'*entraînement vers l'invention* devait marcher de pair avec les progrès que l'élève ferait dans l'apprentissage du métier dont il approfondissait la technique.

Une pareille innovation ne pouvait manquer de faire du bruit. La nouvelle méthode ramenait le problème de la création des formes sur le plan où, il y a plusieurs milliers d'années, l'Homme préhistorique fit ses premières découvertes, ses premières conquêtes; sur le plan où, au cours des siècles, l'Homme a ajouté, dans la suite, à la liste des choses parfaites, une forme parfaite chaque fois qu'il a inventé un objet nouveau dont il concevait la forme selon l'image la plus conforme à l'usage auquel devait servir cet objet nouveau.

La « méthode » inaugura une période de formes « inédites » ou « retrouvées » qu'exploiteront sans tarder les industries d'art allemandes. Elles leur valurent une conquête rapide du marché mondial!

On sera bien forcé de reconnaître un jour que ces objets de formes rationnelles ont préparé la pénétration de l'architecture rationnelle et contribué largement également à sa dispersion dans le monde. On reconnaîtra, en plus, que les principes qui ont caractérisé le renouveau dans les arts industriels sont les mêmes que ceux sur lesquels s'est appuyée ensuite l'architecture nouvelle.

* * *

Ce fut au cours d'un voyage en Grèce et en Orient qu'avaient mûri les formules de l'esthétique qui seraient à la base du programme de l'Institut de Weimar.

Ce Style nouveau, que nous invoquions avant qu'il ne fût né, ne naquit pas d'une conception nouvelle ou de la fantaisie de quelques artistes comme ce fut le cas antérieurement pour tant de styles. Et, tandis que j'évoquais devant les élèves de cet Institut de Weimar le plus lointain avenir, je leur disais « qu'ils se dirigeaient en même temps vers l'Antiquité! — *qu'ils partaient pour la Grèce!* »

Mais, en « hommes modernes », en complets de flanelle, souliers et malles en cuir jaune. Qu'au fur et à mesure qu'ils avanceraient vers le but du pèlerinage et s'enthousiasmeraient pour la Beauté des créations helléniques, la Beauté de bien des choses de la vie

moderne deviendrait plus saisissante pour eux. Le Présent se confondra intimement avec le Passé.

Voici qu'ils gravissent les marches des Propylées. Ils semblent monter vers le cerveau de l'Humanité dont la logique leur apparaît subitement une et constante.

Le Parthénon leur apparaît dans la splendeur d'une pensée simple et ingénue en laquelle s'est réalisé un miracle : — le miracle de l'immatérialisation des matériaux par la pénétration d'une pensée qui les anime et les soulève comme le souffle même de la vie soulève la poitrine d'une femme qui respire!

Un vaste espoir surgissait de tels aperçus auxquels la jeunesse impatiente qui m'entourait ne cherchait pas à résister. Elle s'était aperçue que d'autres conceptions avaient glissé, avaient changé de plan sous l'action de quelque fraîche révélation.

Art, Perfection, Beauté.

Je me sentais responsable devant eux de la confusion qui brouillait tous ces termes. C'est par bribes et morceaux que me sont venues les claires formules; généralement, elles me venaient en travaillant, je les inscrivais en marge des plans et des dessins qui me tenaient couché sur de grandes tables.

L'Art s'étend à tout ce que nous créons dans les domaines divers de l'activité humaine. Il se tient au centre de la vie et n'est le privilège de personne. Il suffit d'accomplir à la perfection ce que la pratique d'un métier quelconque nous permet de produire.

Ainsi, si la Perfection est le degré suprême de l'art, ce degré n'est encore que la condition préalable de la Beauté.

Depuis l'aurore de l'Humanité, l'Homme avait pressenti qu'au delà de la perfection il y avait encore quelque chose d'infiniment plus désirable.

Mais de quels moyens disposait-il pour l'atteindre?

Toute l'évolution de l'art se résume en des tentatives, en des hésitations au sujet de ce que l'homme pourrait faire pour dépasser la Perfection.

Combien de fois, au cours des siècles, ne s'est-il pas abandonné à l'illusion; n'a-t-il pas cru tenir le secret! L'histoire nous donnait pourtant des leçons qui nous ont permis d'acquérir la certitude qu'une création parfaite ne devient belle que lorsque notre moi l'a pénétrée en même temps que la vie qui l'anime de son souffle et immatérilise les matériaux dont elle est faite.

Dans une œuvre architecturale, cette illusion de la vie s'exprime par les flexions, les tensions diverses de la ligne qui nous invitent à « participer » au jeu des fonctions, à l'effort que font les organes d'une construction pour porter, peser, élever ou enjamber...

Et le spectacle de la Nature complète la leçon d'Histoire.

La Beauté nous y apparaît sous le même angle et sans que l'intervention de l'artiste y soit pour rien!

* * *

A ce moment, le monde des artistes s'agitait comme en prévision de l'arrivée d'un cortège et dès lors il n'y eut plus aucune sortie, il ne fut plus livré aucune bataille à laquelle ne prit part l'Institut de Weimar.

L'exposition du « Werkbund » s'ouvre solennellement à Cologne en mai 1914. En août, c'est le coup de foudre qui anéantira tout et imposera un arrêt fatal à l'évolution du Style nouveau pendant de longues années.

Tous ceux qu'une même foi avait conquis à l'idée d'une émancipation et d'un renouvellement total de l'Architecture s'étaient rencontrés, à cette occasion, sur les bords du Rhin. Ils s'abandonnent, sans arrière-pensée, à l'allégresse provoquée par un événement qu'ils croient accompli : le règne d'un style nouveau!

Mais avant que la réflexion eût pu éveiller, dans leur esprit,

le moindre doute, un coup de poing abattit le château de cartes! Et la plupart de ceux qui, confiants, étaient venus des quatre points cardinaux de l'Europe pour acclamer le cortège du Style renaissant rentrèrent en hâte, par les mêmes routes, pour revêtir l'uniforme et pour partager, chacun selon la couleur et la coupe de son uniforme, la Haine que les Hommes allaient se vouer les uns aux autres.

Alors ce furent des années d'une solitude déchirante pour celui qui pouvait veiller sur le dépôt sacré qu'avaient dû abandonner ceux qui étaient partis.

Une obstination forcenée le tiendra près du pauvre tas de pierres que, dans sa fièvre, son imagination verra grandir au point qu'il suffirait à refaire la route éventrée.

« Si, me disais-je, la preuve est faite que la foi peut déplacer des montagnes, nous les ferons venir à nous et leur arracherons assez de matériaux, après que la folie et les massacres auront cessé, pour la réfection de la route que le charroi des machines de guerre et les obus auront défoncée! »

Bien des créations avaient, avant la guerre et dans divers pays, préparé l'Equilibre auquel tendait l'Architecture. Mais les rudes luttes qu'avaient eu à soutenir les chefs dans les différents pays avaient exagéré le sentiment de leur personnalité et fait « des vedettes » de trop d'artistes. Aucune pensée commune ne cimentait leur Foi.

« La volonté du vrai », qu'exaltait Nietzsche, ne s'était pas encore généralisée au point de former une nouvelle mentalité sur laquelle devait s'appuyer le *nouvel équilibre*.

La Technique ne tardera plus à imposer à l'architecte cette volonté du vrai, qu'Elle-même rejoint en droite ligne; et dès lors, il n'importera plus de « scrupules occasionnels » ou « de cas de conscience » qui viennent — ou non — à leur heure, mais de discipline et de méthodes délibérément acceptées!

Mentalité collective, mentalité nouvelle qui tend d'un bond au-dessus des nationalités vers le *plan mondial*.

L'ornement a fait les frais de cette ascension et de tout ce qui touche de près ou de loin à la personnalité ou à la sentimentalité.

L'exécution en série a raison du modèle à reproduction restreinte ou unique.

Les « types » sont devenus la règle de l'économie industrielle et de l'entreprise générale! Et nous voyons surgir en Hollande, en Allemagne, en Autriche des quartiers entiers dans lesquels un seul type de maison se répète indéfiniment, sans qu'aucun élément disparate ne rompe leur émouvante unité. Un « chef » d'œuvre a conçu l'érection de ces quartiers, tracé les voies et réglé la voirie.

Nous avons perdu la notion de l'unité et le rôle de l'urbanisme. A certaines époques pourtant ces notions étaient vivaces et les rôles bien distribués.

En Belgique, en Suisse, en Tchécoslovaquie, dans les pays scandinaves les jeunes artistes sont entraînés par de tels exemples. L'Italie ne tardera pas à fournir son contingent. La Russie a inauguré, à l'Exposition de Paris de 1927, le style officiel soviétique; l'Angleterre cède enfin et depuis qu'à l'occasion de cette exposition de 1927 la France eut proclamé officiellement, par l'entremise du Comité qui rédigea le programme de cette exposition, la mort de ces styles dont l'imitation avait jusqu'alors constitué un culte et le fondement du goût français, nous y constatons un réveil qui, déjà, s'était étendu à l'Amérique et au Japon!

« Et voici que », — pour une seconde fois, — « c'était, comme le constatait le moine Glabert au XII^e siècle, comme si le monde, secouant l'ancien sillage, se vêtait de la blanche robe des constructions nouvelles! »

(Je mets « constructions » où le bon moine mettait « églises ».)

Désormais, toute crainte au sujet de l'avenir de l'Architecture serait superflue. Il ne faudrait pas conclure de cette conviction qu'aucun péril ne menace cet avenir et qu'il ne faudrait plus veiller à ce que l'Architecture ne soit détournée de la voie qu'elle a poursuivie depuis le début du siècle et au bout de laquelle l'attend son équilibre.

Je me défie, pour ma part, de la phraséologie amphigourique dans laquelle je retrouve les simples formules que nous avons énoncées avant la guerre, retroussées par les grands mots d'une technologie publicitaire.

Mais cela n'a d'importance que si ceux qui touchent, à présent, de si près le but ne les appliquaient pas avec la même foi que celle qui nous animait.

La Foi n'a pas faibli.

Que ceux qui ont assumé la responsabilité d'achever ce que nous avons commencé écartent de ceux qui les suivent un bien plus grave danger.

L'Architecture dispose aujourd'hui de moyens techniques et de matériaux dont les possibilités permettent des solutions toujours nouvelles qui étonnent et séduisent. Le champ des possibilités paraît illimité. Qu'il y ait danger à l'explorer jusqu'au bout, sans guide et sans discipline, c'est certain.

La fantaisie et l'imagination corruptrices que nous avons eu tant de mal à écarter de leur chemin attendent au premier tournant et ne manqueront pas l'occasion d'offrir leurs services à ceux qu'elles verraient pris de vertige.

Parmi les dangers dont il convient de ne pas négliger l'importance, celui que je redoute le plus est celui d'une optique faussée, d'une optique qui ne veut voir que « grand » et qui menace de détourner l'attention et les soins des choses modestes et de moindre importance.

Et il en faut pour que notre vie soit heureuse!

Une société qui n'accorderait plus d'attention, qui n'accorderait plus ses soins qu'à ce qui est *démésuré* n'aurait qu'une bien restreinte culture!

Pour ma part, je ne peux pas me défendre de l'idée que ce n'est que pour atteindre au *démésuré* qu'on n'hésite pas à entasser des centaines de ménages d'ouvriers dans des immeubles géants dont le caractère de rigoureuse uniformité ne laisse que peu d'espoir à ceux qu'on y entasse, d'échapper à la fatalité de classe.

La *hantise du démesuré* pourrait devenir funeste. Car la Société pourrait bien devoir se replier sur elle-même. Elle pourrait bien être mieux servie par les solutions parfaites de modestes problèmes que par les projets fantastiques des villes-tours et par ces projets d'organisation hyperbolique qui ne concevraient qu'avec peine que la plus modeste commune rurale n'atteigne pas, un jour, le million d'habitants.

La génération actuelle des architectes s'est mise en route avec d'autant plus d'insouciance qu'elle n'est assaillie par aucun doute.

N'ayant rien à désapprendre, n'ayant rien à rejeter de ce qu'on leur avait appris, le départ des jeunes gens s'accomplit avec une allégresse et une sécurité qui contrastent violemment avec les sentiments qui nous animaient quand nous primes le départ. Nous avions à nous arracher du Passé qui avait préparé le règne de la corruption du goût et la laideur. Vous, jeunes gens, vous êtes nés détachés du passé et les chemins que vous avez déblayés pour vous atteignent à l'endroit même où l'architecture prend la direction vers l'une des plus radieuses phases de son évolution.

C'est qu'il est acquis aujourd'hui qu'on peut atteindre la Beauté sûrement. Il suffit de se trouver en état de grâce, c'est-à-dire en communion directe avec l'Intelligence; l'Intelligence à laquelle la Nature doit ses plus belles créations et nous le spectacle de tant de beautés.

Les créations de l'Architecture n'ont, au cours des siècles, provo-

qué une sensation de beauté pareille à celle des créations de la nature qu'à ces moments où elle produisait des œuvres aussi parfaitement raisonnées et raisonnables, aussi spontanément naturelles que celle-ci. Ces instants furent rares, et chaque fois que la suprême leçon était négligée, l'Architecture tombait au degré de la plus vile déchéance.

Par sa faute! Et chaque fois qu'Elle s'est redressée, ce fut sous le coup d'une intervention morale qui recourait aux éternelles formules!

* * *

Si une intervention morale déclencha le mouvement qui agita les consciences depuis la fin du siècle dernier jusqu'au moment où éclata la guerre, une intervention d'une pénétration dynamique, aussi puissante pour le moins : celle de la Technique, réservait à l'Architecture et aux arts associés ce retour à la Beauté essentielle des choses.

Dans la Technique, — et j'entends par « Technique » le vaste domaine de tout ce qui relève de la science de l'ingénieur : la construction métallique, celle en béton armé, la construction des machines, des engins de toutes sortes et des mille choses que l'ingéniosité des inventeurs ajoute à tout ce qui se rapporte à notre vie domestique, — l'Architecture a retrouvé et reconnu : la *construction*, que depuis l'usurpation de la Renaissance elle avait trahie et méconnue. Dans l'ingénieur, l'architecte a reconnu celui qui l'avait dépassé, lors de la création des cathédrales; celui qui, sans le triomphe de la Renaissance, l'eût depuis longtemps remplacé!

L'après-guerre a ramené, au premier plan, la sœur méconnue et le frère détesté. Mais, cette fois, la Technique et l'ingénieur ont acquis une puissance et une autorité considérables.

La Technique est maîtresse du monde. Elle puise à un esprit qui est universel. Elle parle un langage qui est intelligible dans le monde entier.

Au cours de l'interminable guerre qui provoqua une commotion sans précédent, *le monde conclut un pacte avec la technique.*

Ce pacte fut conclu après que le sang et l'or eussent été gaspillés sans compter. Et devant l'insuffisance de tous les moyens pour les remplacer, il a bien fallu avoir recours à elle. La Technique pourvut à Tout et la destruction et le massacre purent durer.

Après, quand il s'est agi de refaire tout ce qui avait été détruit, de réadapter à sa fonction le sol défoncé et meurtri, de reconstituer les richesses anéanties, *le pacte fut renouvelé.*

Et une ère commença d'inventions et de formes nouvelles qui allaient constituer le plus riche, le plus noble avoir.

En d'autres temps, avec d'autres mœurs, avec une mentalité autrement orientée, on avait eu recours, après qu'on eut secoué le cauchemar, à la Religion ou à quelques sages préceptes d'économie sociale.

A présent, ce riche avoir de la Technique, ce monde de formes nouvelles bénéficieront largement à l'Architecture. Elle y puisera son inspiration et son plus sûr enseignement. De son côté, la Technique restera sur ses gardes et fera bien de se défier.

L'Architecture, au cours de l'Histoire, a marqué trop de faiblesse, pratiqué trop de vices! Mais la Technique est généreuse et partagera avec elle les leçons qu'elle a prises elle-même dans l'invention et dans la construction des machines et des engins nouveaux, dans la création de toutes ces formes d'où se dégage le sentiment d'une *plasticité nouvelle et émouvante.*

A ce moment, nous découvrons le sculpteur; nous voyons la Sculpture rejoindre le groupe où l'ingénieur et l'architecte, considérant l'apport de chacun d'eux, cherchent à s'entendre sur le chemin à prendre. Nous eussions dû nous douter de la collaboration du sculpteur et de la part qu'il avait prise dans la création des plus belles machines, des plus belles autos, automotrices et des plus

beaux navires. Il faut que nous ayons été distraits pour ne pas reconnaître dans toutes ces créations nouvelles dont les organes sont coordonnés en vue d'une unité de fonctionnement et de rendement pareil à celui du corps humain ou de tout ce qui est vivant, une *beauté plastique de la même qualité* que celle de ces sculptures, dont la Beauté n'a pas cessé de troubler nos sens depuis la plus haute Antiquité.

Le caractère prédominant de l'Architecture future sera sa *plasticité*.

Depuis des années nous voyons l'Architecture se diriger vers cet équilibre.

Tant que l'action de quelques puissantes personnalités exercera son influence sur le sens de la direction, elle sera attirée vers des voies latérales, sans issues ou dangereuses. Frank Lloyd Wright, dès 1920, Le Corbusier, d'autres ensuite, ont provoqué de brusques mouvements qui auraient pu menacer l'unité de mouvement, détourner du gros des troupes des effectifs de grande qualité.

Il est temps de faire le point, de découvrir la nature de l'Equilibre vers lequel tend l'Architecture et de dévoiler ce qui pourrait faire durer l'instabilité. Nous assistons, d'une part, au réveil de l'Esprit du gothique : c'est un esprit qu'on ne tue pas facilement ; et, d'autre part, une irrésistible attirance nous entraîne vers la conception plastique de l'architecture grecque !

Il y a lutte entre « l'esprit du gothique », son identification à la charpente, sa frénésie de la dématérialisation et l'esprit de l'antiquité hellénique.

Il va de soi qu'une question de prédominance de l'un sur l'autre compromettrait à tout jamais l'équilibre. Nous ne comprendrions rien aux créations du groupe de modernistes les plus radicaux si nous nous refusions à reconnaître « l'esprit gothique » dans leurs constructions qui cherchent à se dépouiller de toute masse solide afin qu'elles apparaissent aussi légères que les traits de crayons et les lavés des leurs projets.

Mais, en même temps, un fort courant et des créations architecturales imposantes cherchent à incorporer cet « Esprit du gothique » dans les masses et les volumes, animés, immatériels par le souffle et la présence de la vie, comme dans ceux de l'architecture grecque.

Il ne me paraît pas douteux que les deux écoles doivent se rencontrer pour concilier le principe de l'abstraction avec l'essence de la formule de la plasticité, que j'ai cherché à définir tantôt.

Nous aurions atteint une « classicité » nouvelle !

Il ne convient pas de reprocher à la première méthode un manque de sensibilité. On dit trop facilement de cette architecture « qu'elle manque d'humanité ». Elle est radicalement dépouillée, c'est vrai ; et la charpente, nue comme un tracé géométrique, a secoué tout ce que la charpente gothique portait sur elle de figurations anecdotiques et d'ornementation végétale. Mais « le sens de l'humanité » veille sur l'Architecture. Elle fut de tout temps au service de l'Humanité et de ce qu'il y a de plus humain en nous : le sens de l'abri ! L'abri pour nous, et pour tout ce qui fait notre confort et le charme de notre vie domestique ; l'abri pour tout ce qui se rapporte aux exigences de la vie économique et sociale ; l'abri pour tout ce qui relève de la culture générale ou sert de cadre aux cérémonies du culte !

Ce « sens de l'humanité » ramènera infailliblement à lui et au niveau de ce sens ce qui peut l'avoir négligé ou dépassé ! Aucun sentier, aucun chemin, aucune route, aucune voie ne conduiraient l'Architecture vers sa vraie destinée qui ne s'orienterait pas vers « le sens de l'humain ».

Il indique la direction sacrée !

La perspective est infinie. On la distingue des hauteurs que nous avons atteintes dès à présent.

Et voici qu'il devient urgent de prémunir les jeunes légions que nous avons entraînées si loin contre une fatale désillusion.

Et je crains bien que vous serez tous déçus de ce que je ne tente même pas d'évoquer, en ce moment, l'image d'un sanctuaire d'une Beauté sans précédent.

Mais l'horizon ne peut être barré, fût-ce par un édifice sublime. La Voie vers l'avenir doit rester ouverte ; la Voie en laquelle mon imagination de vieux casseur de pierres, de cantonnier vieilli au service de la route, a cru reconnaître celle qui est magnifiée plus que toutes les autres parce qu'elle conduit à l'endroit même où se trouve la source dans laquelle s'est mirée l'intelligence qui créa les mille choses admirables dont les formes et l'aspect éternels sont le résultat fatal de la logique pénétrée de ce qu'il y a d'humain dans les créations de la divinité et de ce qu'il y a de divin dans les créations de l'homme !

Henry VAN DE VELDE,
Directeur de l'Institut Supérieur
des Arts Décoratifs.

La

Prophylaxie scolaire de la cécité⁽¹⁾

Classes pour demi-voiyants

Je ne crois pas avancer un paradoxe outrancier en déclarant devant cette élite de professeurs de l'enseignement supérieur, moyen et primaire qui m'écoutent, que, dans l'école moderne, tributaire dans ce domaine de méthodes et d'errements anciens et surannés, les enfants peu doués du point de vue visuel, les « amblyopes » pour tout dire, sont encore et toujours des enfants moralement et physiquement abandonnés.

Je m'explique, en basant mon argumentation sur une expérience clinique de trente ans et sur l'examen approfondi de dizaines de milliers d'enfants fréquentant les écoles libres ou officielles.

Ce ne sont ni le dévouement du professeur, ni sa science qui se trouvent en défaut devant cet infirme de la vue qui, à raison de tares constitutionnelles ou acquises, intelligent parfois et d'esprit vif, d'autres fois arriéré mental du fait même de son inaptitude physique, arrive à l'école, d'avance handicapé, inapte, incompréhensif et trop souvent incompris.

Cet enfant atteint de myopie élevée qui se trouve assis au fond de la classe et qui n'arrive à saisir les caractères écrits sur le tableau noir qu'en les recopiant par-dessus l'épaule du voisin, ce porteur de tares coméennes, ce convalescent de kératite interstitielle ou phlyctéculaire, de trachome irritatif, de lésions congénitales telles que la cataracte polaire ou nucléaire, le glaucome infantile, les atrophies héréditaires progressives du nerf optique, tous ces « moins bien doués » de la vue, ignorent presque toujours leur inaptitude physique et sont des méconnus. Leur tare devient-elle d'aventure apparente, soit qu'ils s'en rendent compte un beau jour par eux-mêmes, soit que la clairvoyance du maître discerne chez ce paresseux ou cet ignorant ou ce malhabile une tare physique engendrant le malaise mental et didactique, des mesures prises aussitôt par le pédagogue atténueront les inconvénients de la situation, sans y remédier le plus souvent d'une manière appréciable.

Le malaise didactique dont je viens de parler a des causes plus profondes, plus générales et qui par là même échappent à la bonne volonté, à la vigilance et à l'intelligence de l'éducateur.

Pour un écolier doué d'une vision normale, pour un autre atteint de déficiences plus ou moins prononcées de l'acuité visuelle, les

(1) Rapport présenté à la Journée médico-pédagogique organisée le 8 octobre, par la Société Médicale Belge de Saint-Luc.

méthodes sont essentiellement différentes : pour le premier, l'enseignement collectif, le seul possible à l'école, est largement suffisant ; pour le second, l'individualisation souvent très poussée est indispensable et celle-ci échappe aux possibilités de temps et de dévouement du maître d'école.

Mais, remontons plus haut et généralisons. La fréquence des troubles visuels, dus à des vices de réfraction ou à d'autres tares, est telle chez les enfants en âge d'école qu'on peut aisément répéter la formule : « Chaque classe dans chaque école devrait être une classe de préservation de la vue ».

Voulez-vous me permettre de rappeler à larges traits ce que, dans cet ordre d'idées, un maître d'école, un directeur, un bâtisseur d'écoles, ne peuvent ignorer. Quand elles peuvent être réalisées, ce qui n'est guère toujours possible, mais il faut essayer de s'en rapprocher, les indications suivantes, relatives à l'éclairage des locaux scolaires, leur disposition, leur ameublement, le matériel scolaire, constituent des conditions optima pour la vision des enfants de nos écoles.

L'éclairage naturel sera de préférence unilatéral gauche, avec de larges baies vitrées, commençant très près du plafond, car la lumière vient d'en haut, avec exposition à l'est ou à l'ouest. On évite l'éblouissement et on règle l'éclairage naturel au moyen de stores transparents, de couleur écru.

L'éclairage artificiel doit être réalisé de manière à se rapprocher le mieux possible de l'éclairage naturel : il doit être assez intensif pour permettre le travail scolaire, « bien diffusé, bien distribué et sans éclat excessif ».

Les murs du local scolaire seront de couleur écru, les plafonds blancs ou crème, les boiseries de teinte neutre et le tout en ton mat aux fins de réduire l'éclat lumineux ou minimum.

Les sièges seront hygiéniques et confortables, bien appropriés à la taille des élèves et munis de pupitres inclinés pour les élèves.

Les tableaux noirs seront en bonne ardoise, bien entretenus, repolis en temps utile. Ils seront à coulisses ou divisés en section de façon à pouvoir être placés sans peine sous les yeux des élèves.

Il faut faire choix de livres, aux caractères suffisamment grands et nets, de préférence noirs sur papier légèrement écru.

Ces conditions générales, éminemment favorables à la vision de l'ensemble des élèves indistinctement, sont loin d'être satisfaisantes ou suffisantes pour les enfants amblyopes.

Dans ce domaine, rien n'a été réalisé dans notre pays, j'allais dire dans nos pays, car si la Belgique n'a rien fait dans ce sens, les efforts tentés dans les pays limitrophes sont sporadiques, sauf peut-être en Suisse et en Allemagne.

Les Etats-Unis nous ont, de longue date, largement devancés à ce point de vue, à telle enseigne qu'on évalue à 412 le nombre des classes d'amblyopes aux Etats-Unis, répandues dans 118 villes et dans 22 Etats.

Mais en Amérique, comme chez nous, la logique des hommes de science marche de pair avec l'instinct des foules et l'on a successivement remplacé l'expression peu intelligible d' « écoles pour amblyopes » et celle, passablement barbare, d' « écoles pour enfants partiellement aveugles » par celle plus amène, plus réconfortante, de *classes de préservation de la vue*.

Ces classes sont considérées là-bas comme un département très important d'une vaste œuvre nationale de préservation de la vue et de prophylaxie de la cécité ; on la distingue, et pour cause, très nettement de celle de la protection et de l'éducation des aveugles.

Quels sont aux Etats-Unis, quels seraient dans notre pays, les enfants appelés à bénéficier de cette institution éminemment souhaitable ?

La proportion des enfants qui relèvent de ces méthodes spéciales est naturellement assez faible vis-à-vis de l'ensemble de la population scolaire.

L'école ou la classe spéciale desservira donc tout un district, toute une agglomération et réunira des enfants à divers degrés de scolarité.

Il n'est, à première vue, pas commode de discerner avec toute l'objectivité désirable les candidats aux classes de préservation de la vue.

Cette discrimination a été faite aux Etats-Unis à la suite d'un échange de vues entre ophtalmologistes et éducateurs réunis à Chicago.

A la suite de discussions laborieuses, l'accord s'est fait sur les points suivants : d'une manière générale, tous les enfants atteints de troubles visuels qui restreignent l'acuité après correction par des verres appropriés, à 1/4 au meilleur œil, sont des candidats éventuels à l'admission aux classes de préservation. Au contraire, les cas où, dans les mêmes conditions d'examen, l'acuité visuelle est de 1/10^e ou inférieure à ce taux doivent être dirigés vers les instituts pour aveugles et apprendre l'alphabet Braille.

Les autorités scolaires auront à s'occuper du placement des enfants, mais il appartient à l'ophtalmologiste de décider de leur admissibilité dans les classes spéciales, de les surveiller par la suite, au cours de visites espacées et de vérifier avec la collaboration du maître les progrès accomplis.

Quand les candidats ont été sélectionnés et qu'on a démontré la nécessité d'établir une école spéciale, on s'occupe de choisir un local.

En vue de l'éducation sociale de ces enfants, on a soin de les mêler le plus possible à leurs camarades normaux. On estime que le fait de les isoler en groupes séparés aggrave leur condition en les rendant inaptes à la vie sociale.

D'après le système en usage dans 90/100 de ces classes aux Etats-Unis, ces enfants sont placés dans des salles séparées où sous la direction d'un maître spécialisé qui se conforme aux directives de l'ophtalmologiste ; ils font tous les travaux qui nécessitent une certaine application visuelle ; ils se joignent à leurs camarades normaux pour les leçons orales, le chant, la musique, la gymnastique et les autres activités prévues au programme commun.

Il n'existe pas de programme d'étude spécial pour les élèves des classes d'amblyopes ; le but qu'on a toujours à l'esprit est de donner autant que possible à ces enfants le même travail qu'aux écoliers à vue normale. Il y a, à cela, deux raisons. Ces enfants sont à égalité intellectuelle avec les enfants normaux car on écarte systématiquement des classes d'amblyopes les sujets d'une moyenne intellectuelle insuffisante. Aussi observe-t-on que 5 % des élèves de ces classes pourront ultérieurement rejoindre les classes ordinaires. Il est donc important qu'ils suivent un programme commun. Ce programme est mitigé pour les amblyopes et approprié à leurs possibilités visuelles.

Si le choix des candidats aux écoles d'amblyopes est, grâce au concours de médecins spécialistes et de pédagogues, aisé à réaliser, le recrutement et la formation des professeurs sont des questions fondamentales qu'il est moins aisé de solutionner.

En Amérique on s'est adressé à cet effet aux meilleurs maîtres de l'Ecole normale. Il y a, en effet, de nombreux motifs pour lesquels un maître qui songe à se spécialiser dans l'éducation des amblyopes, soit de préférence une personne ayant une grande expérience de l'enseignement.

Etant donné que les classes d'amblyopes comprennent des enfants à divers degrés de scolarité, le professeur doit avoir l'habitude d'instruire ces enfants d'âges différents, afin de n'avoir pas à subir trop d'adaptations à la fois.

Aux fins de ne pas trop distraire les futurs professeurs des « écoles de préservation de la vue » de leurs occupations habituelles, les universités américaines ont organisé des cours de six semaines en été. Elles ont fait un réel effort pour établir cette formation sur des bases solides. Le travail est divisé en quatre parties

un cours sur l'anatomie, la physiologie et l'hygiène de l'œil, un cours sur l'organisation et l'administration des classes d'amblyopes, un cours sur les méthodes particulières à ces classes, avec possibilité d'observation et de démonstration directe dans une classe d'amblyopes.

Imaginez-vous maintenant quels sont les résultats obtenus par ces classes spéciales?

Il ne faut pas oublier que nous avons affaire à des enfants qui seraient absolument incapables de suivre une classe normale et qui de ce fait seraient pour leur vie entière réduits à une situation inférieure ou précaire.

Ces enfants sortis de l'école primaire ne savaient habituellement ni lire ni écrire. L'expérience a montré que grâce à l'instruction spéciale qui leur a été donnée, ils ont largement acquis les connaissances nécessaires pour se tirer d'affaire dans la vie.

Parmi les élèves qui sortent de ces classes on évalue à 97 % le nombre de ceux qui gagnent actuellement leur vie.

Et voilà, je pense, de magnifiques et consolants résultats.

Pour tout homme de science qui s'est appliqué à les réaliser, quelle joie dans la vie et quel réconfort! Car les enfants d'aujourd'hui seront les hommes de demain.

Le D^r Pierre Villey a fait un tableau saisissant de ce que devient dans la société l'amblyope délaissé.

Pour le faible de vue comme pour l'aveugle, il y a un problème moral angoissant; l'oculiste, le pédagogue conscients de leur devoir doivent s'en informer. La détresse du faible de vue vient de ce que, souvent presque aussi handicapé que l'aveugle, il n'a pas part à cette commiseration qu'on accorde si libéralement à l'aveugle. On fait beaucoup pour l'aveugle, on n'a rien fait pour l'amblyope. Il veut sa part de joies; un jour vient où à son tour il veut fonder un foyer, élever des enfants, et le voilà sans travail, sans possibilité de travailler. Il demande de l'aide.

« Combien as-tu de vision, mon ami? » lui répond la société. Il réplique: « Peut-être deux dixièmes ». — « Deux dixièmes, mais alors tu te conduis seul; tu n'es pas un aveugle, tu n'as droit à rien! »

Et nous ne lui avons même pas donné une école. Donnons-lui au moins une école où il apprenne les travaux qu'il est apte à faire. Il a bien tenté d'aller à l'école de tout le monde, mais il ne voyait pas au tableau. On lui a donné des verres, on l'a placé au premier rang. Il ne peut toujours pas suivre. Sa vue se fatigue à lire les caractères fins des livres de la classe. Il a des maux de tête. Il devient paresseux. Ne demandez pas à l'instituteur avec nos classes débordantes de s'occuper spécialement de lui: naturellement il ne le peut pas.

Un jour, le maître d'école lui a dit: « Mon petit, tu t'abîmes les yeux, il faut aller à l'école des aveugles. » A ces mots la maman a sursauté comme sous le coup de fouet d'une injure. Un ami est intervenu: « Surtout ne fais pas cela; on t'apprendrait le Braille; au lieu d'y mettre, les doigts, tu voudras le lire avec les yeux et rien n'est mortel pour les yeux comme ces petites bosses sur du papier blanc. Tu y ruineras sans faute le peu de vue qui te reste. Et puis tu seras là dans un milieu factice! On t'apprendra des métiers d'aveugle et non ceux que tu veux faire. Surtout ne va pas là. »

Ainsi parla le parent ou l'ami inconscient.

Et le pauvre enfant n'a pas eu d'école; et l'aphorisme que j'exprimais au début de cet exposé se trouve dans la pratique réalisée: moralement l'amblyope est abandonné par la Société.

Pourtant au point de vue pédagogique l'école que nous demandons, qui remédiera à cet abandon moral ne pose pas de problèmes compliqués. S'il s'agissait d'internats, la solution serait coûteuse. Nous ne parlons que d'externats et d'externats seulement dans

les grandes villes, là où l'on peut grouper un nombre suffisant d'amblyopes pour constituer une classe. On compte un amblyope justiciable d'un enseignement spécial sur 6 à 700 enfants. Il faut donc, dans une ville d'une population scolaire de 6,000 à 8,000 enfants, une classe d'une douzaine d'amblyopes. Et, sans doute, il est dommage d'abandonner les amblyopes des campagnes. Moins cependant qu'on ne le pense: à la campagne, il y a les travaux des champs qui sont généralement très appropriés aux capacités des amblyopes.

Quant aux méthodes pédagogiques qu'il faut appliquer dans les classes spéciales, elles sont simples: les livres seront imprimés gros; les cartes de géographies seront spéciales comme les livres, avec des accidents très accusés, aux couleurs vives et des légendes faciles à lire.

Pour l'écolier, généralement on évite l'usage de la plume ou du crayon qui tracent des traits trop fins; on se sert d'épais bâtons de craie avec lesquels on écrit sur des tableaux noirs et bien polis.

Naturellement on veille à l'éclairage de la salle plus encore que dans les écoles ordinaires. On évite la position penchée des enfants, aussi les jeux violents qui congestionnent. Rien de tout cela n'est soucier et l'on est vite au bout des prescriptions essentielles.

N'en doutez pas; nous aurons promptement et presque sans préparation spéciale des maîtres pour cet enseignement. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit: je répète: presque sans préparation spéciale. Il ne faut que du bon sens pour comprendre que des exercices de lecture et d'écriture, dans de pareilles classes doivent être courts, fréquemment interrompus. Il ne faut que du dévouement chez le maître pour compenser, en payant de sa personne, par un enseignement oral, les lacunes de l'enseignement écrit.

En fait, tout revient, en fin de compte, à une question de dévouement. L'enseignement dans de pareilles classes a un caractère essentiellement individuel. C'est ce qui fait que ces classes doivent être peu nombreuses et que seul réussira le maître qui se donnera du mal pour ses élèves.

Mais le dévouement, Mesdames et Messieurs, est une chose tout à fait courante parmi les membres du corps enseignant.

Comme le Christ a donné sa vie pour le salut des siens, l'instituteur donne ses forces, ses talents, son repos pour le bien-être physique et moral des enfants confiés à ses soins.

C'est à ce dévouement que je m'adresse, Mesdames et Messieurs, car je l'ai lu dans vos yeux et senti dans votre cœur!

D^r MAURICE WIBO,
Président de la Société Médicale Belge
de Saint-Luc.

La Société Médicale Belge de Saint-Luc a l'honneur de vous inviter à la **Retraite ouverte** qu'elle organise pour les **Messieurs appartenant aux carrières libérales et aux professions intellectuelles similaires**, les lundi, mardi et mercredi 16, 17 et 18 octobre, à 20 h. 1/2, rue Brialmont, 11 (porte de Schaerbeek), à Bruxelles.

Orateur: Le R. P. HÉNUSSE, S. J.
Sujet: **Y a-t-il une crise de la Foi?**

Le jeudi 19 octobre, à 7 h. 1/2, messe de clôture, avec allocution du R. P. Hénusse, S. J.

Le Secrétaire général,
D^r GOEDSEELS.

Le Président,
D^r WIBO.

La retraite est réservée aux Messieurs.

Le Père Sanson devant la souffrance

Le problème du mal est un des plus grands qui se soient imposés à l'intelligence humaine : il l'a assailli, obsédée et souvent torturée. A travers tous les modes de la spéculation philosophique et religieuse, il revient comme un thème éternel.

Il est un des aspects de ce que plusieurs de nos contemporains ont appelé « le problème de Dieu ». Dieu et le mal : voilà bien une de ces antinomies criantes que le génie d'un Newman, l'acuité d'un Chesterton se sont complu à mettre dans tout leur relief pour s'efforcer ensuite de la résoudre aussi pleinement que l'homme le peut ici-bas.

Le problème du mal surgit dans toutes les sphères de la vie physique et morale, il embrasse la création entière, l'animal comme l'homme subit l'étreinte du mal.

Ce n'est pas dans sa généralité que le P. Sanson a entrepris de le traiter ; il s'est borné à l'empire humain de la souffrance.

La Souffrance et nous, tel est le titre d'un volume paru récemment et où il a réuni une série de conférences données à Paris, à l'« Université des Annales (1) ». J'aime à croire que l'auditoire y subit, de même que l'auditoire des Conférences Cardinal Mercier à Bruxelles, l'emprise et le charme de sa parole, vibrante de conviction et chargée d'émotion.

Une lettre poignante, insérée au début de la dernière conférence, témoigne de l'écho que trouva le nouveau chantre de la « divine douleur ». C'est un homme, un père, acculé au désespoir par l'angoissante étreinte de l'incroyance et de l'épreuve conjuguées, qui lui écrit : « Je suis venu entendre vos conférences en adversaire. J'avoue que l'hostilité ressentie au début pour un sujet que je ne puis entendre sans agacement qualifier d'admirable autour de moi s'est un peu calmée, et j'en arrive, moi le sceptique, le révolté dont vous avez parlé, à souhaiter que votre thèse soit vraie. Il y aurait alors pour moi quelque chose de changé sous le soleil. »

Il nous est permis d'espérer que ce souhait fut l'étape décisive vers la certitude consolatrice, première victoire de la grâce dont l'orateur sacré était le providentiel instrument.

« Je tiens, disait le P. Sanson, après avoir donné lecture de la lettre, à exprimer à mon correspondant ma plus profonde sympathie et l'assurance de ma plus fervente prière. » Accent vraiment sacerdotal, où l'on retrouve bien l'accent du Christ devant les grandes douleurs humaines.

Toute la conférence est l'exposé d'un fait et l'explication de ce fait : s'il est indéniable que la souffrance est en bien des cas « maîtresse de mort », il n'est pas moins évident qu'en bien des cas aussi elle est « maîtresse de vie ». Parallèlement à ses effets meurtriers, les effets bienfaisants de la souffrance sont une réalité dans le monde et permettent de lui donner une place d'honneur parmi les forces spirituelles de la vie. Peut-être n'êtes-vous ni savants, ni artistes, ni philosophes, et pourtant, pour vous comme pour tous ceux-là, il vous est possible de tirer de la souffrance richesse et sublimité.

« Vous le montrer est toute mon ambition. »

(1) Un volume in-12, Paris, Flammarion. Prix : 10 francs.

Et le P. Sanson le montre, en effet, en quelques pages à la fois simples et superbes où l'impuissance de l'athéisme et du stoïcisme s'avère aisément en présence de la douleur, tandis qu'éclate, pour finir, la pure merveille de la résignation chrétienne, mieux encore, du *fiat* héroïque de l'âme éminemment chrétienne, et de ce que l'orateur nomme d'un vocable bien trouvé : « le climat divin ».

« Maîtresse de mort... maîtresse de vie. Il dépend de chacun de nous qu'elle soit pour lui l'une ou l'autre. »

Je ne saurais trop recommander la méditation de cette dernière conférence, non seulement aux souffrants, mais à tous, parce que, tôt ou tard, la croix nous attend tous en ce monde.

* * *

« Peut-être n'êtes-vous ni savants, ni artistes, ni philosophes », disait le P. Sanson.

C'est que, dans une conférence précédente, il avait considéré les solutions que les systèmes philosophiques tentent d'apporter au problème de la souffrance. Antérieurement il avait essayé de dire comment la souffrance est inspiratrice des œuvres d'art et comment elle suit à travers le monde l'œuvre sortie des mains de l'artiste. Dans le domaine de la science aussi l'orateur avait précisé la place tenue par la souffrance : qu'il s'agisse de la recherche de la vérité ou des applications de la science, la souffrance est l'inévitable rançon de tout progrès. Le médecin surtout, celui du moins dont les livres saints disent « *honora medicum* », — un Laënnec par exemple, — lui était apparu comme « l'homme de la douleur ». La première conférence était consacrée à celle qui, « créatrice de vie », s'entend répéter à travers les siècles la parole biblique annonciatrice d'une gloire laborieusement acquise : « Tu enfanteras dans la douleur. » « Créatrice de vie » dans la douleur, la femme ne devient « éducatrice de vie » que par la douleur. Vis-à-vis, non plus de l'enfant, mais de l'homme qui demeure toujours un grand enfant par son insatiable besoin de tendresse, la femme ne remplit jamais entièrement son rôle qu'à la condition de savoir compatir, consoler, rendre courage. Le P. Sanson a enveloppé de son verbe magnifique ces vérités vieilles comme le monde.

* * *

S'il m'était permis d'établir un classement parmi les conférences qui composent le volume, je n'hésiterais pas à marquer ma préférence pour la dernière : « la Divine Douleur » ; je mettrais en deuxième place : « la Femme et la Souffrance » — « la Souffrance et le Philosophe ». Dans les deux autres, la pensée et la forme sont toujours dignes du maître, mais l'attention du lecteur est partagée entre des points de vue différents ; l'impression est dès lors moins une et partant moins profonde.

La Souffrance et nous est un beau et bon livre. Lisez-le. Faites-le lire.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

L'influence des facteurs débilitants sur le rendement scolaire ⁽¹⁾

Les problèmes de l'éducation intéressent le médecin, car l'objet de l'éducation, l'enfant, est une réalité physique avant d'être une réalité intellectuelle et morale. Et c'est la physiologie de l'enfant qui explique encore le mieux sa psychologie.

Le comportement scolaire des écoliers est éminemment variable. Beaucoup d'élèves ont un rendement insuffisant et cela pour de multiples raisons. Parmi ces raisons, il en est de médicales.

Nous tâcherons, si vous le voulez bien, de rechercher parmi les causes du mauvais travail scolaire, celles qui résultent des troubles de la santé ou, plus généralement de facteurs débilitants.

Nous verrons d'abord ceux qui résultent de l'enfant lui-même. En premier lieu, ceux qui résultent du fonctionnement normal et régulier de son organisme : ce seront des facteurs physiologiques. En second lieu, nous verrons ceux qui résultent de déficiences, de maladies de l'enfant : ce seront les facteurs pathologiques. Nous verrons aussi les troubles de la santé consécutifs au travail intellectuel lui-même. Travail intellectuel excessif : surmenage scolaire. Travail intellectuel mal harmonisé que nous appellerons le malmenage scolaire.

* Les facteurs d'ordre physiologique seront observés surtout au cours de l'enseignement secondaire.

En effet, pendant la grande enfance, entre dix et treize ans chez les filles et entre douze et seize ans chez les garçons, l'organisme est le siège d'une activité considérable. En trois ans chez les filles, en quatre ans chez les garçons, la taille s'allonge de près de 25 centimètres. Cette grande poussée de croissance qui précède la puberté exige de la part de l'organisme des échanges nutritifs nombreux et des combustions intenses.

L'édification des nouveaux tissus exige une alimentation plus substantielle et une quantité plus grande d'oxygène. La respiration, la circulation sont plus actives.

Ces échanges nutritifs nombreux et ces combustions intenses, cette circulation et cette respiration exagérées demandent pour se réaliser pleinement et harmonieusement de l'air et du mouvement.

De plus, cela n'est pas sans influence sur le travail intellectuel plus lent à cette période.

La période pubertaire qui suit immédiatement cette période de grande croissance et qui va en moyenne de douze à quinze ans chez les filles et de quatorze à dix-sept ans chez les garçons s'accompagne particulièrement de transformations importantes dans l'être physique, intellectuel et moral.

Surtout chez les filles, une irritabilité nerveuse se manifeste et une émotivité exagérée. Leur imagination se développe et leur attention est moins éveillée. Des changements de caractère se manifestent. Les unes seront plus excitées, les autres, au contraire, seront plus apathiques.

Les maîtresses savent qu'elles doivent tenir compte de cette période de crise et pour l'instruction et pour la discipline.

Cela est déjà vrai quand tout se passe normalement, mais combien de fois cette crise physiologique ne devient-elle pas nettement pathologique, soit qu'elle se présente prématurément ou, au contraire, tardivement, soit surtout parce que son rythme n'est

(1) Rapport présenté à la Journée médico-pédagogique organisée le 8 octobre, par la Société Médicale Belge de Saint-Luc.

pas régulier, parce que la succession normale des symptômes n'est pas observée par la nature.

Chez ces enfants il est souvent nécessaire d'interrompre la fréquentation scolaire mal tolérée. Seule souvent une vie calme à la campagne et un exercice convenable sauveront la future femme d'une névrose incurable plus tard.

Et ceci nous conduit naturellement à l'étude des facteurs pathologiques.

La majorité des bons élèves se rencontre parmi les enfants à développement physique régulier, et l'on peut dire qu'à de très rares exceptions près, tous les états pathologiques diminuent la valeur intellectuelle de l'écolier.

Cette diminution, au demeurant, porte généralement sur l'ensemble des facultés, elle est quantitative et très peu qualitative.

« Sa cause principale est surtout la fatigue rapide.

Il est cependant quelques états pathologiques (ce mot un peu pédant convient mieux que le mot maladie) qui ont plus particulièrement une influence défavorable sur le travail intellectuel et nous allons rapidement les passer en revue.

« Quand on me dit, voici un enfant paresseux, disait le Dr Gilbert Robin, je commence par regarder d'un oeil sévère ses parents, son maître et son médecin. Puis, j'en veux au législateur. Il est bien rare que l'enfant n'ait pas raison contre tant de jugements ligés contre lui. »

Le mot maladie étant pris ici dans son sens le plus large, est-on en droit de dire que l'enfant paresseux, l'enfant distrait est un enfant malade? Très souvent c'est un enfant malade, presque toujours, c'est un enfant qui n'est pas à sa place.

En tout cas, toute paresse d'enfant a une cause et, par conséquent, une excuse.

Il ne m'appartient de rechercher ici que les causes d'ordre médical, celles qui résultent de troubles organiques. Celles qui sont la conséquence de la déficience des méthodes pédagogiques, des vices du milieu familial sortent de ma compétence et de mes attributions. Bien que les autres rapporteurs aient traité ou traiteront de l'influence des altérations sensorielles (vue et ouïe), de la tuberculose, des affections nerveuses ou des anomalies, mon rôle ainsi réduit comporterait encore une bien grande partie de la pathologie.

Mon but plus modeste sera d'attirer votre attention sur quelques états morbides et, par là même, de vous faire penser devant un mauvais élève à l'altération physique.

Parmi les causes médicales du mauvais travail scolaire, il y a d'abord la misère physique, conséquence de la misère sociale des parents.

Les instituteurs et institutrices d'école primaire se rendent rapidement compte que les enfants des classes malheureuses, mal nourris, mal logés, insuffisamment vêtus, sont moins bien développés que les autres enfants et ont un rendement scolaire déficieux. Ils travaillent moins bien et sont moins attentifs. Mettez-les dans des conditions d'hygiène et de nutrition convenables, comme cela se fait dans nos colonies d'enfants débiles et nos colonies scolaires, immédiatement ces enfants gagnent en poids et en taille. Ils ne s'arrêteront qu'au moment où ils auront atteint leur développement normal. Parallèlement, leur esprit s'éveille et avec lui leur gaieté et leur ardeur au travail.

A l'opposé de la misère physique, il y a, dans les classes aisées, l'abus des distractions et l'abus des sports. Nous aurons assez l'occasion de faire l'éloge de l'exercice physique pour qu'il soit permis de dire combien son excès est préjudiciable au bon travail scolaire. D'abord, par l'excessive fatigue physique qu'il entraîne, ensuite par l'état d'esprit qu'il crée chez l'écolier.

La rubrique sportive est la seule lecture. Le champion du mollet

ou du biceps est le seul grand homme. Le sport, la seule préoccupation digne du cerveau de nos fils.

On a beaucoup incriminé les végétations adénoïdes comme facteur de mauvais travail scolaire.

L'insuffisance de la respiration nasale et pharyngée due au développement excessif du tissu adénoïde et des amygdales détermine fréquemment un retard intellectuel chez l'enfant. Il présente une diminution de l'attention, de la torpeur, de la somnolence. C'est un lymphatique. Le mécanisme de l'influence pernicieuse de l'hypertrophie adénoïde est mal élucidé et diversement interprété. S'agit-il d'un trouble purement local? La circulation cérébrale est-elle gênée par l'encombrement du naso-pharyngien?

Au contraire, la respiration insuffisante entraîne-t-elle une oxygénation, une hématoxémie insuffisante entraînant de l'anémie et une faiblesse générale?

Il est plus probable que la cause de la paresse intellectuelle réside dans la cause même des végétations, dans le terrain lymphatique et dans l'infection chronique dont le tissu adénoïde et les amygdales sont le siège.

Quoi qu'il en soit, l'ablation des végétations et des amygdales hypertrophiées et infectées, suivie d'une rééducation respiratoire convenable donne souvent de bons résultats physiques et scolaires. Il ne faut cependant rien promettre formellement, les résultats opératoires sont souvent décevants.

A côté de ces vrais adénoïdiens, il y a, en effet, des enfants qui présentent un faciès analogue : nez pincé et immobile, joues affaissées, bouche entr'ouverte, lèvre supérieure relevée et les mêmes déformations de la cage thoracique. Leur respiration est également insuffisante, mais l'obstacle siège plus bas, au niveau du carrefour aéro-digestif. Ce sont des enfants qui avalent leur langue, du moins, leur langue, par défaut de développement du maxillaire inférieur, est rejetée en arrière et en bas, bouchant le pharynx et comprimant les paquets vasculo-nerveux qui cheminent latéralement (c'est la glossoptose de Pierre Robin). Cette compression des paquets vasculo-nerveux entraînerait des troubles dans la circulation cérébrale et l'obstruction du pharynx gênerait l'hématoxémie. Quoi qu'il en soit de la pathogénie exacte de l'affection, le port d'un appareil amenant une propulsion en avant du maxillaire inférieur et de la langue a donné dans certains cas des résultats remarquables, encore une fois tant sur le travail scolaire que sur la santé générale de l'enfant.

Les troubles endocriniens et parmi eux surtout l'insuffisance thyroïdienne exercent une influence considérable sur les aptitudes intellectuelles des enfants.

C'est notre grand compatriote anversois, le docteur Hertoghe, qui, le premier, a attiré l'attention sur les petites insuffisances thyroïdiennes. Avant lui le grand syndrome, le crétinisme thyroïdien était connu, mais on ignorait les troubles bien plus fréquents et en réalité socialement bien plus importants qu'entraînait la petite hyperthyroïdie.

L'insuffisant thyroïdien est un enfant petit à grosse tête. Il est court et trapu. Son visage est un peu bouffi en pleine lune. Ses extrémités sont froides et cyanosées. Ses cheveux sont souvent secs et cassants. Au point de vue scolaire, c'est un endormi, un mou, un indolent. Il souffre de céphalées fréquentes. Sa fatigue intellectuelle lui rend tout effort d'abord pénible, puis impossible. Il se sauve par la paresse et par la distraction. Le traitement convenable donne ici des résultats rapides et remarquables.

A côté de l'enfant insuffisant thyroïdien existe l'enfant hyperthyroïdien, c'est-à-dire celui dont la glande thyroïde a un fonctionnement excessif ou seulement instable. Contrairement à l'autre, il est maigre, agité, excessif dans ses réactions; c'est un angoissé, sujet à des palpitations cardiaques et à du tremblement des membres; il a les extrémités plutôt trop colorées. Ses dents se

décalcifient rapidement. En classe il donnera plus de désagréments à cause de son caractère que de son intelligence.

L'insuffisance surrénale fruste fait des écoliers asthéniques. Leur esprit est vif, leur intelligence éveillée, mais ils sont insurmontablement fatigués. Ils sont aussi sujets à des syncopes, ce qui peut faire attirer l'attention sur leur cas.

L'insuffisance des autres glandes à sécrétion interne a certainement un retentissement sur le comportement scolaire, mais il est moins connu, et ce n'est pas ici l'endroit de discuter des hypothèses.

* * *

Une des causes les plus fréquentes du mauvais travail scolaire se trouve dans le mauvais état et le mauvais fonctionnement des voies digestives. Les troubles digestifs et les troubles hépatiques sont causes de mauvais travail et de mauvais caractère.

Vous connaissez ces enfants trop maigres, à membres minces, mais à gros ventre. Leur abdomen est ballonné, leur ombilic à fleur de peau, souvent les téguments sont parcourus de veinosités superficielles. Ils ont du reste de petites coliques fugaces. Ce sont généralement des constipés. Ils n'ont guère d'appétit et leurs repas sont les cauchemars de leur mère, mais ils sont toujours altérés. Facilement en sueur, surtout le soir au cours de leur premier sommeil, ils dorment mal, s'agitent, se retournent et révent tout haut. Ils souffrent facilement de la tête. Leur caractère aussi laisse à désirer, ils sont contrariais et jamais satisfaits. Ce tableau n'est heureusement pas toujours aussi sombre ni aussi complet, mais complet ou partiel, il est fréquent.

En classe, ces enfants sont somnolents, surtout pendant la période de grande activité digestive. Leur mémoire et leur attention sont défectueuses et leur travail est pénible. Il s'agit là d'enfants dyspeptiques, insuffisants, hépatiques le plus souvent, dont les misères trouvent leur origine dans des fautes de régime de la première enfance.

Le rachitisme, affection si fréquente qu'elle devrait être systématiquement prévenue chez tout enfant à partir de l'âge de trois mois, a sur les voies digestives et sur la nutrition et partant sur le caractère et le travail scolaire des effets funestes qui se prolongent jusqu'à la poussée de croissance qui précède la puberté.

Ces troubles peuvent être prévenus par un traitement approprié et, une fois installés, peuvent être grandement améliorés par un régime et une thérapeutique convenables.

Il va sans dire que les maladies du cœur, les affections du rein, souvent frustes et souvent méconnues, nuisent au développement normal de l'enfant et, par conséquent, sont préjudiciables au développement intellectuel et au travail scolaire.

L'on vous parlera de la tuberculose; il y aurait beaucoup à dire sur les affections du système nerveux et particulièrement sur l'hérédosyphilis. D'autres vous diront combien elle est, avec l'hérédosyphilis, cause de déficiences intellectuelles profondes.

Il ne faudrait cependant pas croire que tout hérédosyphilitique est voué à l'idiotie ou à l'anormalité. Il y a eu des hérédosyphilitiques de génie, mais il y a toujours chez eux une instabilité, un manque d'équilibre et de pondération qui les rend inconfortables. Au demeurant, l'affection est assez fréquente pour qu'il faille y penser et la rechercher chez les élèves déficients.

On a peut-être accordé trop d'importance au retentissement physique et intellectuel des mauvaises habitudes et des pratiques onaniques. Devant des enfants pâles, amaigris, aux yeux cernés de fatigue, lointains et indolents, il faut y penser et établir une surveillance discrète surtout si nulle autre cause ne peut être invoquée pour justifier leur état.

* * *

Jusqu'à présent, nous avons recherché les facteurs débilissants dans l'écolier lui-même.

Il y a aussi des facteurs débilissants qui proviennent du travail intellectuel.

Un travail intellectuel normal, pratiqué dans de bonnes conditions d'hygiène, entrecoupé de repos et d'exercices musculaires raisonnables, ne produit guère d'effets physiques appréciables. Il entraînera de la fatigue comme tout effort en provoque, mais cette fatigue ne sera que passagère, se réparera d'elle-même au cours des moments de repos de la journée sinon pendant le sommeil de la nuit.

Les effets du travail intellectuel sur les différents systèmes de l'organisme humain ont été étudiés. Il serait trop long de les exposer.

Une fatigue plus grande qui n'aura pas le temps de se réparer avant qu'une nouvelle fatigue ne s'y joigne conduira au surmenage.

Disons tout de suite que le surmenage vrai des écoliers est rare. Il exige un acte de volonté que peu d'élèves sont capables de faire.

Le désir de connaître ou, plus simplement, l'émulation pousseront les meilleurs seulement à fournir un travail excessif. La plupart, devant un programme trop chargé ou des exposés embrouillés, se réfugieront dans l'inattention. Ils bâcleront devoirs et leçons et n'apprendront leurs compositions que tout juste. Ils ne seront pas victimes du surmenage, mais seulement du « malmenage » scolaire.

Le surmenage scolaire existe; ses causes pédagogiques sont la surcharge des programmes et l'imperfection des méthodes scolaires.

A ces causes pédagogiques peuvent venir s'ajouter des causes organiques (physiologiques ou pathologiques) comme celles que nous avons passé en revue.

Le surmenage sévit à tous les degrés de l'enseignement. Il est surtout manifeste dans l'enseignement secondaire parce qu'il coïncide avec la période de grande croissance et la période pubertaire au cours desquelles l'organisme est moins résistant et a besoin précisément de plus d'air et de plus de mouvement.

Les symptômes physiques du surmenage sont connus. Résumons-les brièvement. L'écolier surmené est fatigué physiquement comme il l'est intellectuellement. Tout effort lui répugne, l'attention lui est pénible. Il est pâle et a mauvaise mine. Il maigrit. En même temps son caractère devient irritable, ou bien il sera excité ou, au contraire, abattu et déprimé. Fréquemment des troubles digestifs s'installent : inappétence, constipation, digestions douloureuses. Il se plaindra de palpitations cardiaques. Chez les filles il y aura, de plus, des troubles menstruels.

Somme toute, l'écolier surmené souffre d'un excès de travail combiné aux méfaits d'une existence dont tout essor physique est banni.

Heureusement son cas n'est pas fréquent; il n'en est pas de même de l'écolier « malmené ».

Celui-ci ne sera pas la victime d'une activité intellectuelle exagérée, mais seulement celle d'une hygiène défectueuse, d'une méconnaissance des exigences du développement physique et psychologique de l'enfant, d'une méconnaissance aussi du but de l'enseignement primaire et surtout secondaire, qui n'est pas de remplir la tête avec des connaissances encyclopédiques dont les maîtres pèsent l'utilité future, et dont les élèves ne retiennent rien ou presque rien, mais dont le but est, n'est-il pas vrai, d'apprendre, à apprendre, de former un cerveau, de former un jugement grâce à une gymnastique intellectuelle convenable où les exercices de mémoire ne sont pas l'essentiel. « Former un jugement sain, la seule chose qui reste, comme dit Edouard Herriot, quand on a tout oublié. »

* * *

Mais, essayons de conclure.

Pour ce qui regarde les causes physiques du mauvais travail scolaire, il importe que les parents et les maîtres sachent qu'un mauvais élève peut être un élève malade ou un élève présentant une anomalie intellectuelle, qu'il y a intérêt à le faire examiner par un médecin qui deviendra le collaborateur du pédagogue.

Mais quand c'est le travail intellectuel lui-même qui est cause de la mauvaise santé et du mauvais rendement scolaire, la question est presque insoluble.

Le surmenage et le malmenage scolaires, en effet, tiennent à la fois aux programmes de l'enseignement, aux méthodes d'enseignement et au genre de vie qu'ils imposent à l'élève.

Les programmes scolaires sortent de ma compétence. L'homme de la rue que je suis a cependant la certitude qu'ils sont surchargés, non pas tellement par les branches qu'on enseigne, mais parce que l'enseignement n'est pas assez élémentaire. « A vouloir trop retenir, a dit M. Nolf, on ne retient rien, on oublie l'essentiel en même temps que l'accessoire. »

L'allègement des programmes permettrait aussi la mise en œuvre de meilleures méthodes pédagogiques. Dans l'état actuel le programme de mémoire se développe démesurément aux dépens du programme de formation, le seul qui ait une réelle utilité pour l'avenir. Témoins cet éloge du latin et du grec fait par des ingénieurs et des médecins qui se rendent compte que l'étude des langues synthétiques est le contrepois indispensable à leurs études propres, toutes tendues vers l'analyse.

Surcharge des programmes, méthodes souvent médiocres imposent à l'élève un genre de vie qui n'est pas conforme à sa nature.

Le principal élément du bonheur c'est la santé; c'est aussi, n'est-ce pas, le principal élément de perfection morale et intellectuelle.

Or, la santé de l'enfant, à côté d'autres choses qui ne sont pas en cause ici, exige de l'air, de l'exercice et un repos convenable.

Les programmes et les horaires ne doivent pas être établis d'après la masse de matières qu'il serait désirable d'enseigner, mais bien d'après la capacité d'absorption et de digestion de l'élève.

Un temps suffisant doit être laissé chaque jour à l'exercice physique indispensable au bon fonctionnement de la respiration, de la circulation et des échanges nutritifs. Tout le jeudi après-midi et toute la journée du dimanche devraient être du temps libre consacré à des exercices sportifs modérés, aux excursions, au scoutisme, une partie en étant réservée à la lecture.

Le repos et le sommeil doivent être suffisants. Avant la fin de la puberté, le travail après le repas du soir doit être prohibé. Les parents doivent obtenir de leurs enfants qu'ils ne perdent pas leur temps de 5 à 7, mais ce temps doit être suffisant pour faire les devoirs et étudier les leçons.

En formulant ces exigences je n'ai nullement l'intention de diminuer l'acquis scolaire des élèves. J'ai, au contraire, la ferme conviction de contribuer à l'amour et au succès des études grâce à une meilleure réalisation du *mens sana in corpore sano* et cela par plus d'harmonie entre le développement physique, intellectuel et moral.

D^r BORREMANS-PONTHIÈRE.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prince errant⁽¹⁾

Charles-Edouard, le dernier des Stuarts

UN HÉROS ROMANTIQUE

En 1820, quand un jeune Français, l'âme nourrie de littérature, faisait le voyage d'Italie, il ne manquait pas, en passant par Florence, de se faire présenter à la comtesse d'Albany...

En ce temps-là, l'Europe n'était pas seulement une utopie politique, une vue de l'esprit, c'était une société; une société à son déclin, car la Révolution, les guerres impériales, l'éveil des nationalités avaient déjà brisé les cadres de l'Europe française du XVIII^e siècle, qui se survivait avec l'éclat mélancolique d'un beau soir d'automne et qui exerçait encore un immense prestige. Le petit monde spécifiquement européen qui avait gravité autour de M^{me} de Staël, en marge du monde impérial et en opposition avec lui, n'avait pas complètement disparu avec l'ardente et intelligente virago qui en avait été le centre. M^{me} d'Albany, Allemande de naissance, Anglaise par son mariage, son titre et son illusoire royauté, Française de goût, Italienne de mœurs, en représentait l'esprit. On l'avait connue à Paris et à Londres, et le palais florentin où elle s'était retirée et où planait encore l'ombre altière et maussade d'Alfieri, amant quasi légitime de cette quasi souveraine, était un des points sonores de cette Europe littéraire et mondaine dont un écrivain ambitieux attendait la consécration. Le vieux cardinal Consalvi, plein d'anecdotes et de souvenirs, y fréquentait avec le toujours jeune et sémitant Bonstetten, Bernois devenu tout Français, principalement par la légèreté, ainsi que l'honnête et grave Sismondi et la charmante comtesse de Souza. Curieuse de toutes les choses de l'esprit et de la mode, la comtesse recevait pêle-mêle, et sans beaucoup de discernement, les nobles florentins, les diplomates agrégés à la Cour de Toscane, les Anglais et les Français de passage, quelle que fût leur opinion; Chateaubriand eût pu chez elle rencontrer Paul-Louis Courier. On y respirait l'air musqué de l'ancienne Europe, mais avec une fenêtre ouverte sur l'Europe nouvelle. Les mauvais souvenirs de l'Empire — qu'on n'y avait guère connu que par la police de Fouché — ainsi que l'écho amorti des vers d'Alfieri y entretenaient un vague libéralisme aristocratique, mais on cherchait aussi le plus touchant fantôme de la plus indiscutable légitimité. Outre l'ombre dédaigneuse du grand poète misanthrope à qui M^{me} d'Albany avait donné vingt ans de sa vie, on rêvait d'y rencontrer celle infiniment plus tragique du prince malheureux, à qui la dame du lieu devait ce titre de reine dont on la parait encore quelquefois par politesse, de ce Charles-Edouard, roi légitime et proscrit d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, à qui Walter Scott, le plus populaire des écrivains du temps, venait de donner une auréole romanesque. On cherchait de nobles fantômes; on trouvait la personne physique du peintre François-Xavier Fabre, médiocre élève de David, dont la belle prestance s'était un peu alourdie, mais qui n'en régnait pas moins toujours sur le cœur de M^{me} d'Albany, et qui s'était installé avec une solennelle simplicité dans le fauteuil d'Alfieri, sinon sur le trône désaffecté du dernier des Stuarts.

La dame elle-même donnait quelques désillusions à ceux qui, sur la foi de son roman d'amour véritablement européen avec Alfieri, s'attendaient à voir en elle, sinon la veuve tragique d'un héros

découronné, du moins la muse du grand poète qu'on admirait de confiance. — car on ne le lisait plus guère, — mais qui avait laissé une magnifique légende. Dans le visage fané de cette vieille personne un peu replète il ne restait que de vagues souvenirs d'une beauté qui avait été célèbre et son esprit était tout en indulgence, accueil et facilité.

Chateaubriand trouvait qu'elle avait « l'air commun ». « Si les femmes de Rubens vieillissaient, dit-il, elles ressembleraient à M^{me} d'Albany à l'âge où je l'ai rencontrée. » Et Lamartine : « Rien ne rappelait en elle, à cette époque déjà un peu avancée de sa vie, ni la reine d'un empire, ni la reine d'un cœur. C'était une petite femme dont la taille déjà un peu affaissée sous son poids avait perdu toute légèreté et toute élégance. Les traits de son visage, trop arrondis et trop obtus, ne conservaient aucune ligne pure de beauté idéale; mais ses yeux avaient une lumière, ses cheveux cendrés une teinte, sa bouche un accueil, toute sa physionomie une intelligence et une grâce d'expression qui faisaient se souvenir, si elles ne faisaient plus admirer. Sa parole suave, ses manières rassurantes élevaient tout de suite ceux qui l'approchaient à son niveau. On ne savait si elle descendait au vôtre ou si elle vous élevait au sien. »

Une aimable vieille dame un peu épaissie, mais anrôlée de souvenirs d'amour, telle était en 1820 la veuve de Charles-Edouard, le héros de 1745. Sans que le bon Fabre, confortablement installé dans son rôle de successeur, eût l'air de s'en formaliser le moins du monde, elle parlait volontiers d'Alfieri à qui elle avait fait élever à Santa-Croce un magnifique tombeau par Canova; elle ne parlait jamais de Charles-Edouard qui, hormis ce vain titre de reine que quelques amis lui donnaient encore avec un soupçon d'ironie, ne lui avait laissé que le souvenir d'un mari tyrannique et ivrogne. Et le jeune romantique qui, tout pénétré des légendes écossaises que Walter Scott avait popularisées jusqu'à la romance et au-dessus de pendule, avait franchi ce seuil en songeant aux aventures du plus romanesque des princes proscrits, s'en retournait à son auberge en méditant, selon le rite, sur les vicissitudes de l'histoire : quel beau sujet de réflexion que le spectacle de la dernière héritière d'un illustre nom royal, devenue la femme, ou la maîtresse — on ne savait pas au juste — du plus bourgeois des peintres académiques! On imagine ce que ce bon Amédée Pichot, le premier biographe français du Prétendant, eût pu écrire sur ce thème s'il eût connu M^{me} d'Albany.

* * *

L'ombre énigmatique et désolée du prince Charles-Edouard a hanté en effet avec une étrange persistance le romantisme à son aurore. Les anecdotes et les légendes de l'insurrection jacobite de 1745, encore très vivantes en Écosse à l'époque de la jeunesse de Walter Scott, avaient été pour beaucoup dans la vocation littéraire de cet écrivain qui répondait parfaitement à la sensibilité romanesque et bourgeoise du temps des keepsakes, des châteaux forts et des troubadours; vers 1820, toutes les jeunes femmes de province rêvaient d'être Lady Rowena, Amy Robsart, ou Diana Vernon. Tout le monde avait lu *Waverley* et versé quelques larmes sur le sort de ce dernier des Stuarts qui apparaissait comme un héros byronien. Et cependant le personnage est toujours demeuré dans un certain vague. Dans les romans de Walter Scott où il apparaît, il reste au second plan; c'est une ombre qui passe. Dans ses *Contes d'un grand-père*, l'auteur de *Waverley* oublie avec une sorte de pudeur la moitié de la vie du personnage dont les aventures ont inspiré trois ou quatre de ses récits les plus célèbres, et Amédée Pichot, dont le principal rôle littéraire fut de révéler l'Angleterre et l'Écosse à la France romantique, et dont le livre sur Charles-Edouard a des allures de plaidoyer,

(1) Nous devons à l'amabilité de M. L. Dumont-Wilden, la publication en premier de ces extraits de son prochain livre, qui paraîtra prochainement chez Armand Colin, à Paris.

l'arrête au retour du prince en France en 1745. Sur toute la suite de la vie de son personnage, il ne donne que quelques pages évanescentes et pudiques; en ce temps-là le manteau de Noé était encore fort à la mode.

Et cependant, ce sont ces dernières années qui donnent sa vraie couleur, sa couleur tragique à cette vie singulière. Les héros doivent mourir jeunes; Charles-Édouard est un héros qui s'est survécu. Digne des plus hautes destinées, tant qu'il lui resta quelque espoir d'être roi, il détruisit ensuite de ses propres mains, et comme à plaisir, la magnifique légende qu'il s'était faite, étonnant l'Europe entière par d'étranges alternances d'absurde hauteur et de platitudes inconvenables, achevant de vivre dans une sorte de fange où il n'y avait plus rien de royal; non plus un ex-prince, mais un ex-homme.

Quoi de plus dramatique qu'une telle fin de vie, qu'une telle fin de race! Voltaire, qui est certes le moins romantique des hommes, mais qui possède au plus haut degré le sens du romanesque philosophique dans l'histoire, a été frappé du tragique de cette destinée. « Il n'y a aucun exemple dans l'histoire, écrit-il dans son *Siècle de Louis XV*, d'une maison si longtemps infortunée que la maison Stuart. Le premier des rois d'Écosse qui eût porté le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme par la main de ses sujets; Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais; Jacques III, mis en prison par son peuple, fut ensuite tué par les révoltés dans une bataille; Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit; Marie Stuart, sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans dans une prison, se vit condamnée à mort par des juges anglais et eut la tête tranchée; Charles I^{er}, petit-fils de Marie, roi d'Écosse et d'Angleterre, vendu par les Écossais et condamné à mort par les Anglais, mourut sur l'échafaud en place publique; Jacques son fils, septième du nom et deuxième en Angleterre, dont il est question ici, fut chassé de ses trois royaumes et pour comble de malheur on contesta à son fils jusqu'à la légitimité de sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses pères que pour faire périr ses amis par des bourreaux et nous avons vu le prince Charles-Édouard, réunissant en vain les vertus de ses pères et le courage du roi Sobieski, son aïeul maternel, exécuter les exploits et essayer les malheurs les plus incroyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient à une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continue de malheurs qui a persécuté la maison des Stuarts pendant plus de trois cents années. »

Voltaire, qui n'était pas précisément républicain, n'a garde d'ajouter que les malheurs incroyables qui frappèrent cette race infortunée furent en grande partie mérités. La plupart des rois de la maison de Stuart ont été de mauvais rois. Charles I^{er} et Jacques II furent des tyrans faibles, les pires de tous, et ne perdirent leur couronne que par un incroyable mélange de légèreté et d'obstination. Et pourtant l'histoire, ou du moins la légende, leur fut indulgente, non seulement en raison de leurs malheurs, mais aussi parce que, presque tous, ils ont montré, aussi bien dans leurs défauts que dans leurs qualités, une sorte d'humeur cavalière et chevaleresque, un besoin de jouer avec le destin que jusqu'ici les hommes ont considéré comme la suprême élégance.

Et cette élégance, cette fringante allure dans la mauvaïse et dans la bonne fortune, nul ne la porta plus loin que Charles-Édouard, au moins dans la première partie de sa vie. A une époque où la politique n'était plus qu'intrigues de Cour et combinaisons d'intérêts dynastiques — avant que la ruée des peuples emportât tout — il représenta avec une généreuse intransigeance le principe mystique de la légitimité, et il faillit réussir dans la plus romanesque et la plus folle des entreprises. N'eût-il pas mérité la transfiguration des héros tombés?

Et pourtant aucun prince n'a été plus sévèrement jugé : quelques-uns de ses partisans eux-mêmes, comme le docteur King, qui sut, il est vrai, profiter de sa volte-face, ont été jusqu'à l'accuser de lâcheté. Cela tient non seulement à l'espèce de rage qu'il mit à se détruire lui-même et sa gloire, mais aussi à ce qu'après son échec et sa déchéance il fut un remords vivant pour toutes les Cours d'Europe et particulièrement pour la Cour de France, qui sembla presque heureuse de trouver dans la crapule de sa vie une excuse à son abandon.

Autour de lui on fait le silence. Il le désire d'ailleurs. Pendant des années il disparaît, errant à l'aventure comme s'il fuyait des souvenirs et ses regrets. Puis tout à coup, pour des fins politiques assez obscures, on le retrouve; le duc d'Aiguillon, pensant qu'on pourrait se servir un jour du vieux nom de Stuart qui, disait-on, faisait encore trembler le roi d'Angleterre, le sort de l'ombre et le marie. On lui donne pour femme une pauvre et charmante petite princesse qui se desséchait au fond d'un triste couvent de Mons, rêvant d'un trône, fût-il illusoire, comme en rêvent les jeunes filles. Elle a trente-deux ans de moins que lui. Quand il sort de sa retraite, il n'est plus que l'ombre de lui-même, un vieillard ivrogne et quinteux. Sa maîtresse l'a fui, emmenant son enfant, une fille dont il n'a cure. Tous ses partisans l'ont abandonné. Autour de lui c'est le désert. La petite Louise de Stolberg n'en accepte pas moins le mariage; elle portera le titre de reine!...

Lamentable union où il n'y a bientôt que hontes, querelles et misères. Puis, tout à coup, dans cette sinistre tragédie domestique, voici l'intermède comique. Entre cet Arnolphe princier et son Agnès apparaît le *patito* italien. Il est jeune, il est beau, il est ténébreux, il est poète, il s'appelle le comte Victor Alfieri. Et, comme préface à ses amours pré-romantiques, il imagine, aux dépens du vieux mari, une farce vénitienne. Sous prétexte d'aller voir des dentelles dans un couvent des environs de Florence, la princesse fautive compagne à son royal époux à qui on ferme la porte au nez. Le pauvre Charles-Édouard avait si bien mis l'opinion contre lui qu'il n'y eut personne qui ne prit le parti de la fugitive, même son beau-frère, le cardinal d'York, même le Pape, de sorte que le monde finit par sanctionner la séparation des époux, et du même coup, les amours d'Alfieri et de celle qu'on appelait encore quelquefois la reine d'Angleterre...

Mais alors, le lamentable vieillard se relève sous l'outrage. Il ne sera pas Sganarelle; il sera le roi Lear. Dans sa solitude il se souvient de la fille qu'il a eue jadis de cette maîtresse écossaise qui a fini par le fuir. Il la fait venir, et lui donne la seule chose qu'il puisse encore donner : un titre; il la fait duchesse, et la pauvre fille qui avait vécu dans la plus triste médiocrité, presque comme une servante dans ce couvent de France où on la gardait par charité, trouve, pour consoler le vieillard qui l'a si longtemps oubliée, les gestes de Cordélia.

Et alors, il arriva à celui qui, depuis si longtemps, n'était plus qu'un pauvre homme, de se souvenir qu'il avait failli être roi. Il retrouvait dans les souvenirs de son passé héroïque une sorte de dignité qui émouvait profondément les rares visiteurs qui venaient troubler sa mélancolique solitude. Il vécut six années encore; il mourut en 1788, à la veille de la Révolution.

Ombre tragique d'un idéal périmé, il traverse comme un remords du passé tout le XVIII^e siècle galant, sceptique, ardent aux nouveautés. A Paris, à Londres, à Rome, à Florence, à Avignon, même à Bouillon, partout où il paraît après sa fulgurante aventure, il est le trouble-fête, le gêneur. Comme, à la différence de tant de princes de son temps, il n'a rien d'un homme de lettres, comme il n'a laissé ni mémoires, ni correspondance, comme il n'a jamais fait de confidences à personne, on n'a jamais su s'il s'était rendu compte qu'il était un anachronisme, un personnage intempesitif, et, dans sa trop longue histoire, il y a en même temps que l'amère poésie des vies manquées, la cruauté des énigmes insolubles.

LE FUGITIF (1)

La jolie ville d'Inverness, qu'on appelle la capitale des Highlands, possède, un charmant musée municipal. On y voit un buste d'Homère en plâtre, une belle collection d'oiseaux empaillés, un vase grec, quelques monnaies romaines, quelques médailles indo-helléniques, de vieilles clefs de la ville, des coupures de journaux se rapportant à l'histoire locale, et quelques portraits de Charles-Édouard comme il y en a dans tous les musées du Nord de l'Écosse. On y voit aussi l'œuvre de je ne sais plus quel archéologue local : une carte indiquant avec une extraordinaire minutie tout l'itinéraire du prince depuis son débarquement à Ériska le 18 juillet 1745 jusqu'à son réembarquement à Lochna-nagh le 19 septembre 1746. Tout le drame est inscrit dans cette ligne sinieuse qui se coupe et se recoupe en vingt endroits.

C'est surtout à partir de Culloden qu'elle s'embrouille. A partir de Culloden, « *the black day of Culloden* », Charles-Édouard n'est plus un conquérant, un prétendant qui veut saisir une couronne, ce n'est qu'un proscrit qui cherche à sauver sa vie. Sauver sa vie!...

On a dit souvent que, pour sa gloire, c'est un malheur que *Bonnie Prince Charlie*, le gentil prince, ne soit pas mort à Culloden ou n'ait pas été assassiné dans sa fuite par quelque traître, ou exécuté à la Tour de Londres. S'il avait succombé dans sa chimérique entreprise, ne fût-il pas demeuré dans la mémoire des hommes comme une des plus pures, des plus héroïques figures de l'histoire, comme le plus touchant des héros romantiques? Or, à partir du moment où Sir Thomas Sheridan l'arracha presque de force à la déroute des clans, il ne fera plus que descendre la pente. Son indomptable courage ne sera plus que de l'obstination, sa fierté que de la hauteur. Pour les Cours étrangères qui l'avaient approuvé sans réellement le soutenir, il ne sera plus qu'un géméur, un quémandeur, et quand il perdra toute espérance il s'abandonnera lui-même au point de n'être plus vers la fin qu'un vieil ivrogne incommode, un prince déchu, un ex-prince, un ex-homme... Or, c'est dans sa vie de proscrit, au cours des quelques mois qui séparent sa défaite de Culloden de son arrivée à Roscoff, qu'il montra le courage le plus héroïque.

Ces Highlands, au XVIII^e siècle, étaient vraiment un pays sauvage; aujourd'hui encore, c'est un rude pays. Le climat en est extrêmement changeant et pluvieux. Nul ciel n'est plus mouvementé, et c'est ce qui fait la beauté vraiment sublime de ces paysages, les plus romantiques qui se puissent imaginer. C'est le pays de la brume, du vent, de la pluie, mais il semble parfois que toutes les intempéries y règnent à la fois. Au pied de ces collines toujours vertes parce qu'elles sont toujours humides, on suit les rives boisées de ces lacs silencieux peuplés de petites îles où se dressent des bouquets de bouleaux; d'un côté, un fugitif rayon de soleil donne aux prairies la couleur de l'émeraude, de l'autre, un nuage qui passe très bas sur l'horizon noie le paysage dans une brume fuligineuse. En quelques minutes tout change, et l'on est pris dans un ouragan de pluie suivi d'un nouveau sourire du soleil. Mais, durant l'hiver aux nuits interminables, tout est noyé dans le brouillard glacé. En 1746, le pays, par endroits, était à peu près désert. Il n'y avait guère d'autre ville que cette pauvre bourgade d'Inverness. On donnait le nom de village à quelques groupes de huttes où vivaient les bergers et les pêcheurs. Les seules maisons habitables étaient les petits manoirs des *chieftains*. Or, après Culloden, presque tous furent bientôt occupés par les détachements de milice ou des « habits rouges ». Pendant des mois, ce prince de vingt-quatre ans, né à Rome, habitué à tous les raffinements des

Cours italiennes et aux douceurs du plus aimable des climats, allait donc vivre dans de misérables masures, couchant souvent à la belle étoile ou dans des creux de rochers, mangeant rarement à sa faim, toujours sur le qui-vive, toujours entouré d'ennemis. L'épopée finit en roman d'aventure, après l'Iliade, l'Odyssée...

Il y a dans l'histoire de l'Écosse et de l'Angleterre beaucoup de légendes de princes proscrits. C'est Wallace, c'est Robert Bruce, le lointain ancêtre des Stuarts, vivant en outlaw en attendant de délivrer son pays de la domination anglaise; c'est Charles II après Worcester fuyant les soldats de Cromwell, mais aucune n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de Charles-Édouard. Rien n'y manque, ni les traîtres, ni les bons larrons aussi désintéressés que les gens de justice se montrent cupides, ni l'héroïne pure et fine comme Diana Vernon. Et, par une chance singulière, grâce à des témoignages irrécusables, nous savons que, dans tous ses détails, cette jolie légende de keepsake est vraie. Rien n'y manque. Rien, si ce n'est un peu de mystère...

* * *

Quand sir Thomas Sheridan eut arraché Charles-Édouard au lamentable spectacle de Culloden Moor jonché de morts et de blessés, il le confia aux soins d'O'Sullivan qui le fit monter à cheval et le suivit avec une petite troupe d'amis sûrs : O'Neil, Allan Mac Donald, Donald Mac Leod, et le bon domestique Édouard Burke, dont le journal est le plus précieux des témoignages. On partit pour le manoir de Gortulegg, où se trouvait lord Lovat. C'était une première étape où le prince serait provisoirement en sûreté; on espérait aussi que le vieux renard pourrait donner d'utiles conseils. Charles-Édouard, qui n'avait jamais vu l'illustre et dangereux chef des Frasers, fut stupéfait de trouver un vieillard gémissant et complètement désespéré. Lord Lovat connaissait la défaite depuis quelques heures et ne cessait de se lamenter. « Ah! Monseigneur, disait-il, tout est perdu. Qu'on me tranche la tête le plus tôt possible. J'ai assez vécu. Mon clan est perdu. Tous les clans sont perdus et le blâme en retombera sur moi. Que n'ai-je ici un ami qui ait assez de pitié pour mettre fin à mes jours! » Il marchait de long en large, se traînant sur ses vieilles jambes à demi paralysées de rhumatismes, puis se jetait dans son fauteuil, reprenait sa marche, s'arrêtait pour contempler le prince et s'étonner que le fils de ses rois fût ainsi couvert de poussière et de boue. Puis il reprenait ses lamentations. « Ah! mon clan! Mon clan est perdu, l'Écosse est perdue! Qu'allons-nous devenir? » Il y avait dans ce *lamento* une emphase qui sonnait faux. Ce vieux visage ravagé, mais tout pétri de ruse, inspirait dans son désarroi plus de dégoût que de pitié.

Cependant, cette singulière entrevue rendit quelque courage au prince. Il répondit avec beaucoup de dignité qu'il s'étonnait de trouver un tel découragement chez le chef de ses braves Frasers, que rien n'était perdu, que sur trois batailles rangées il avait remporté deux victoires, et qu'il comptait bientôt reprendre la lutte avec des forces nouvelles.

Le croyait-il? Il semble qu'à partir de ce moment et malgré quelques crises de découragement il se soit repris à espérer contre toute espérance. Il déclarait à ses fidèles qu'il lui suffirait de mettre le pied sur le continent pour déterminer les rois de France et d'Espagne à entreprendre une grande expédition; qu'alors tout le peuple de l'Écosse, éclairé sur l'indignité d'un usurpateur qui n'était pour le pays qu'un tyran sanguinaire, se lèverait à sa voix et qu'on reprendrait un jour victorieusement la marche sur Londres. Peut-être essayait-il de se leurrer lui-même. Cependant jamais il ne se montra plus confiant et parfois plus gai que dans la rude période de son existence dans laquelle il allait entrer. Depuis son départ de Rome, il avait vu tant d'intrigues et de

(1) Après avoir soulevé l'Écosse, près Edimbourg, essayé de conquérir l'Angleterre et échoué, Charles-Édouard fut battu par l'armée anglaise et obligé de fuir.

bassesses, qu'il se sentait régénéré par la fidélité des pauvres gens parmi lesquels il vivait sa vie de proscrit, et qui se donnaient à son service sans calcul sinon sans espoir, alors que sa tête valait trente mille livres...

Charles-Édouard ne passa qu'une nuit au manoir de Gortulegg, beaucoup trop proche des camps anglais, et que lord Lovat lui-même se disposait à quitter, ne s'y sentant pas en sûreté; on sait qu'il n'allait pas tarder à tomber entre les mains du duc de Cumberland. Le prince avait encore une manière d'escorte. Plusieurs fugitifs l'avaient rejoint et ne demandaient qu'à lui servir de gardes du corps, mais ils n'auraient fait que rendre la fuite plus difficile. « Messieurs, leur dit-il, avec tant de braves gens autour de ma personne, je ne saurais m'accoutumer au rôle de fugitif qui est désormais le mien. D'ailleurs, je n'ai plus d'argent. Que chacun de vous prenne donc soin de sa sûreté! Si vous et moi nous parvenons à gagner le continent, j'userai du peu de crédit que je peux avoir auprès des rois mes parents pour vous obtenir du service et un grade digne de vous... Et peut-être plus tard connaîtrons-nous des temps meilleurs... »

* * *

Les adieux furent douloureux. Chacun songeait d'abord à sauver sa vie, mais Charles-Édouard à Gortulegg n'avait que de vrais fidèles qui eussent donné leur existence pour lui.

A la nuit tombante, il monta à cheval suivi seulement de sept personnes qui, devant les nécessités de la sûreté commune, n'allaient pas tarder à s'égailler à leur tour. Il prit la route d'Invergary, manoir d'un chieftain des Mac Donald en qui il pouvait avoir pleine confiance. On passa vers 2 heures du matin sous le fort Auguste sans que les sentinelles s'en aperçussent. Le château d'Invergary était vide, confié à la garde d'un vieux montagnard qui reçut les fugitifs sans les reconnaître, mais leur déclara qu'il n'avait aucune provision. Édouard Burke pêcha deux saumons dans le lac et ce fut tout leur repas. Ce brave garçon, ancien domestique de Sir Alexandre Mac Leod, connaissait bien le pays; il servit de guide à la petite troupe et changea d'habits avec le prince pour que celui-ci passât le plus inaperçu possible. On voulait gagner la mer. Le chemin le plus sûr était le pays des Camerons de Lochiel, jacobites d'une fidélité à toute épreuve. Mais à peine arrivé chez eux, au manoir d'Achnacarrie, on apprit que les Campbell s'avançaient de ce côté. Le prince était si las qu'il s'endormit sur sa chaise tandis que Burke lui ôtait ses guêtres. Il n'en fallut pas moins repartir le lendemain au petit jour pour gagner le village de Mewbill à l'extrémité du pays des Cameron, où l'on était plus en sûreté, mais assez loin de la mer. Aussi, après avoir pris quelque repos, le prince se décida-t-il à gagner le pays de Moidart, le même où il avait débarqué quelques mois auparavant. A mi-chemin, à Glenboisdane, il rencontra quelques amis qui lui apportèrent des nouvelles et notamment une lettre de Lord George Murray qui le suppliait de ne pas quitter l'Écosse: « Tout n'était pas perdu, disait Lord George, le duc de Cumberland et ses Anglais avaient exaspéré les populations des Highlands. On pouvait espérer que le pays entier se lèverait au premier signal. Il fallait donc continuer la guerre de partisans et garder à tout prix le contact avec la mer germanique d'où pouvaient venir les secours de la France. »

Lord George ne se leurrerait-il pas? Toujours est-il que le prince avait perdu toute confiance en lui. Excité par Sullivan, il refusa d'écouter ses conseils. Clanranald et Lockhart de Cornwall, deux chieftains du pays, répondaient d'ailleurs de sa sûreté s'il consentait à le suivre dans leurs montagnes. On abandonna les chevaux qui, dans un pays sans chemins, ne pouvaient plus être d'aucune utilité, puis on gagna le petit port d'Arisaig d'où un homme de

l'île de Skye, que l'on avait désigné, devait conduire le fugitif dans les Hébrides; on espérait que là le prince pourrait vivre tranquille jusqu'à l'arrivée de quelque navire français.

L'attente parut très longue à Arisaig. Le guide annoncé n'arrivait pas, et l'on signalait des corps de milice dans les environs. Inquiets, Charles-Édouard et ses compagnons se réfugièrent dans un bois. Un matin, le prince lui-même vit s'avancer dans le sentier un montagnard de haute taille qui portait le tartan des Mac Leod:

— Ne venez-vous pas de l'île Skye et n'êtes-vous pas Donald Mac Leod de Guaterrill? demanda-t-il.

— C'est moi-même.

— Je suis l'homme que vous cherchez, dit Charles. Je suis votre prince et je me confie à vous.

Ce Donald Mac Leod avait amené son bateau. Ce n'était qu'une petite barque non pontée qui pouvait tout juste contenir le prince et ses compagnons. Or, l'habile marin avait senti qu'un grain se préparait. Il supplia Charles de retarder l'embarquement, mais nos fugitifs avaient l'impression qu'ils étaient traqués. Mieux valait affronter la tempête que les soldats de Cumberland-le-Boucher.

On partit donc. A peine avait-on quitté terre qu'il fallut larguer la voile. Un furieux ouragan s'élevait. Le danger était non seulement que la barque fût coulée ou brisée sur les rochers, mais aussi qu'elle fût jetée sur la côte méridionale de Skye, qui était pleine de troupes ennemies. Enfin, par chance, on put aborder à Ben Beca, entre North et South Uist, et le prince, ses habits transpercés, put se réfugier dans une étable tandis que ses compagnons se mettaient en quête d'un peu de nourriture.

* * *

La tempête ne s'apaisa pas de la journée, et il fallut attendre le lendemain pour gagner l'île Lewis, la plus grande et la plus septentrionale des Hébrides, où l'on espérait pouvoir attendre sans danger l'arrivée d'un navire français. Il eût fallu pour cela attendre Stornoway, le principal, ou plutôt l'unique port de l'île. On savait qu'aucune troupe anglaise ne s'y trouvait, mais on ne connaissait pas au juste les dispositions des habitants. Donald Mac Leod partit seul à la découverte. Il trouva le bourg en effervescence. On y connaissait déjà le débarquement du prince, et, par zèle pour la maison de Hanovre, un ministre presbytérien de l'île d'Uist, qui se trouvait là par hasard, avait violemment excité les habitants contre lui, prétendant qu'il était accompagné de beaucoup d'hommes armés; qu'il allait les entraîner dans la guerre et leur enlever leurs troupeaux, les menaçant aussi de la vengeance du duc de Cumberland. Donald Mac Leod plaida chaleureusement la cause de son maître, et obtint des principaux de la ville qu'ils n'entreprendraient rien contre lui à condition qu'il quitterait l'île sans retard.

Il fallut bien s'y résoudre, et pendant des jours et des jours la petite barque erra d'île en île, de rocher en rocher. On couchait à la belle étoile ou dans des huttes de berger, on se nourrissait de coquillages, parfois d'un mouton qu'on dépeçait et dont on faisait rôtir les morceaux sur un feu de branches à la pointe des épées. Mais le pays entier était sillonné de patrouilles, toutes les criques étaient surveillées par les vaisseaux anglais; la chasse aux rebelles s'organisait méthodiquement, et les autorités militaires se doutaient certainement que le prince se cachait de ce côté. Jamais il n'avait été en plus grand danger d'être pris, et sans doute n'eût-il pas échappé à ses persécuteurs si une femme, une jeune fille, n'avait mis à le sauver autant d'adresse que de dévouement.

Les historiens whigs contemporains, Hope et Henderson, qui racontèrent l'histoire de la rébellion de 1745-1746, disent avec amertume que le jeune Prétendant avait toutes les femmes pour

lui. Jenny Cameron, « le joli colonel », Lady Mac Intosh, qui l'avait accueilli au château de Moy malgré les terreurs de son timide mari, la touchante Clémentine Walkinshaw avaient tenu une grande place dans son aventureuse destinée; à Londres on n'avait pas ménagé les plaisanteries à ces amazones. Mais, même dans les familles qui n'avaient pas embrassé sa cause, les femmes en

général faisaient des vœux pour le gentil prince. Ce sont deux femmes du clan des Mac Donald de Skye, dont le chef, Alexandre, le véritable lord des îles, avait refusé de se joindre à lui lors de son débarquement à Ériska, qui allaient le tirer du dangereux guépier dans lequel il était tombé.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le « Beauraing » de Louis Wilmet

Beauraing, par Louis Wilmet, grand in-quarto de 290 pages, illustré de 35 gravures hors-texte, édité par Jean Dupuis, Charleroi-Paris, paraît « avec l'autorisation de l'autorité ecclésiastique », c'est-à-dire avec l'approbation de S. Exc. Mgr l'Évêque de Namur, qui en a agréé la dédicace, seul juge, en droit, des faits préternaturels arrivés en son diocèse. Il paraît aussi avec préface de complète approbation émanant de la plume du R. P. Lenain, S. J., ancien professeur de théologie, réputé pour sa compétence, dont l'intervention dans la *Nouvelle Revue théologique* a fait justement sensation.

Le *Beauraing* de Louis Wilmet est donc le contre-pied des deux volumes, *Études carmélitaines* et *les Faits mystérieux de Beauraing*, que l'on pourrait désigner sous le titre collectif : *L'Anti-Beauraing*.

Le *Beauraing* est un exposé complet des événements et de leurs répercussions sur l'opinion publique, spécialement sur celle des contradicteurs. *L'Anti-Beauraing*, auquel ont collaboré cependant le R. P. Bruno de Jésus-Marie, carme déchaussé, M. Étienne De Greeff, médecin adjoint au Sanatorium de Lovénjoul, le R. P. Alois Janssens, de la Congrégation de Scheut, M. Paul Van Gehuchten, professeur à la Faculté de médecine de Louvain, fils d'un savant renommé, *L'Anti-Beauraing* est prodigieusement incomplet : il échenille les apparitions des cinq enfants, traite sommairement le cas de Tilman Côme, tait absolument l'intervention de l'Évêque, passe par-dessus la jambe avec la désinvolture du dédain les nombreuses guérisons, les plus nombreuses conversions, toute la partie spirituelle de la question beaurinoise, et fait à peu près le mort au sujet des réfutations de la thèse adverse, déroulées ici notamment, pendant près de trois mois.

Beauraing est scrupuleusement objectif, d'une objectivité sympathique, sans doute, mais toujours respectueuse de l'histoire. *L'Anti-Beauraing* est non seulement tendancieux, mais agressif, délibérément hostile, ouvrage de parti pris violent, d'opposition systématique.

Beauraing est le résultat d'enquêtes répétées faites sur place par l'auteur en personne, parfaitement en mesure, de la sorte, d'opérer le triage voulu entre les « on-dit » sans valeur à laisser tomber et les faits à retenir par l'historien. Livre consciencieux écrit par quelqu'un qui a tout lu, qui a pesé le pour et le contre, qui a confronté *Beauraing* avec les événements similaires.

L'Anti-Beauraing est d'une effrayante pauvreté de références, ne se fondant, en effet, que sur de rares visites à Beauraing, une seule du chef de file des anabaptistes, le R. P. Bruno, carme déchaux et froissé, deux visites du médecin adjoint De Greeff

puissant à même une source suspecte, une seule et rapide visite de M. Van Gehuchten, le fils du savant, sans parler du R. P. Alois Janssens, scheutiste, qui, à en juger par son interview du *Ons Land*, croirait avoir encouru une souillure légale s'il mettait les pieds sur ce sol déshonoré par les Apparitions, et les pèlerinages « ce triomphe de la superstition ».

Beauraing livre au lecteur l'impression fraîche et vibrante faite sur une âme de chrétien et d'artiste par les grands spectacles offerts à sa vue. *L'Anti-Beauraing* livre au lecteur les charges caricaturales produites par les boules de jardin déformantes d'imaginaires exacerbées.

Beauraing est écrit par un homme de bon sens, je veux dire, d'après le R. P. Lenain, qui s'y connaît, par un homme de mesure et de modération, ne perdant pas le contact avec le réel. *L'Anti-Beauraing* est écrit par des savants (?) — il en est tel, un théologien, d'une réputation surfaite, usurpée par des travaux de pure compilation — esprits raisonnant à perte de vue, ou atteints de la tare professionnelle qui, passant à côté du vrai, roulent dans l'absurde.

On ne s'étonnera donc pas des éloges que le R. P. Lenain décerne à l'auteur, moins encore de l'autorisation de publier que l'Évêché de Namur lui a octroyée, parce qu'il est impossible de ne pas lui faire confiance. Je goûts fort cette observation pertinente du préfacier : « Le savant, qu'il soit médecin, philosophe ou théologien, ne se fie-t-il point un peu trop à sa science, et ne croit-il pas trop vite pouvoir tout expliquer? Chaque science, après tout, ne saisit qu'un aspect du réel, et la réalité est quelque chose de très complexe. Le savant est porté à dédaigner l'opinion de l'homme de bon sens, même instruit, s'il n'est spécialiste au même degré que lui. L'Église, au contraire, en tient compte, persuadée que la raison n'est pas le privilège des seuls savants, et que, de plus, la lumière surnaturelle nécessaire pour juger de faits surnaturels existe souvent plus abondante chez les simples : la pauvre femme qui attribue à l'action divine la guérison d'un enfant dont l'état s'est amélioré à la fin d'une neuvaine n'est-elle pas plus près de la vérité que le médecin qui attribue le tout uniquement à l'efficacité de son remède? »

C'est parler d'or, c'est bémoliser la pensée, c'est caraméliser le reproche.

Assurément, trois fois assurément, mon révérend Père, plus sage que l'artificieux Ulysse, le facteur des postes de Piéton, Huchon, dont le bambin, Willy, âgé de quatre ans, qui n'avait jamais fait un pas, qui avait les jambes paralysées, qui avait été en vain emplâtré pendant sept mois, et qui, soudain, le mardi 27 juin, bondit des genoux de sa mère pour aller porter une fleur à la Vierge, assurément, le facteur et sa femme seront plus près de la vérité en attribuant cette brusque disparition de la paralysie, cette soudaine récupération de la faculté locomotrice à l'intercession de Notre-Dame de Beauraing, ardemment implorée, qu'à l'intervention du médecin qui avait emplâtré l'enfant pendant sept mois sans aucun résultat!

Assurément, les parents de la petite bambine, âgée de douze ans *Alphonsine Deneubourg*, de Maubray (Antoing), incapable de marcher depuis deux mois, atteinte d'ostéochondrite de la hanche avec subluxation à gauche, genou plié, pied tourné en dedans, finalement talon gauche touchant la cuisse, formant angle aigu au niveau du genou, et qui, le 29 juin, au retour de Beauraing, saute à pieds joints à Rosée, à un arrêt de panne, court et sautille à Philippeville, second arrêt, danse et gambade à Maubray, assurément, ces parents, indifférents revenus du coup à la pratique religieuse, sont-ils plus près de la vérité en attribuant la prodigieuse guérison de cette coxalgie dont il ne reste plus une seule trace, — la jambe malade totalement égalisée à la jambe saine, — plutôt à l'intercession de la Vierge qu'à l'intervention des docteurs Huart, Maistriaux et Questiaux, qui se sont bornés à fournir des certificats!

Et je n'en finirais pas, j'égrènerais un chapelet sans fin, j'en dirais autant d'*Ambroise Piette*, le muet de Voroux-lez-Liers, de *Gaston Dooms*, de Bouwel, artério-sclérosé et ataxique, guéris le même 4 juillet; de *Léon Gillet*, de Cortil, atteint de la paraplégie spastique, sur le point de trépasser, se cramponnant aux barreaux de la clôture, le 5 juillet, et se réveillant, le lendemain matin, radicalement et subitement rétabli, ressuscité; d'*Eugène Van der Eycken*, de Montigny, guéri de sa néphrite, remontant à quinze ans, le 6 juillet; de *M^{me} Haskens*, de Thorembais-les-Béguines, dont les tumeurs au poignet, au genou droit se sont fondues, le 11 juillet; d'*Octave Hoyaux*, de Chauly (Wellin), recouvrant la vue, le 14 juillet, le jour où *Alphonsine Marchal*, veuve *Troosters*, de Berlooz-lez-Waremme, récupérait la parole; de *M. Van den Stock-Dekegen*, d'Oultre-lez-Ninove, suspendant à la grotte ses béquilles à côté de celles de *Léon Gillet*, après la disparition soudaine d'une fracture et d'une tumeur; de *Bertha Jacobs*, épouse de *Bernard Van de Putte*, de Dormael, soulagée, en un clin d'œil, d'une hernie inguinale, le même 17 juillet, etc.

Et s'allonge la liste continuellement.

La question n'est pas de savoir si ces cas pathologiques ressortissent à la science médicale et s'il est en son pouvoir de les résoudre. La question posée est celle-ci: Est-ce que, dans tel cas concret, les moyens naturels dont elle dispose ont été nuis en œuvre avec efficacité ou s'il est intervenu des forces d'ordre moral, spirituel, prénaturel qui ont été agissantes? On ne demande au médecin que de répondre à la première alternative, au théologien il appartient de répondre à la seconde et à celui-ci de demander à l'homme de science si se rencontre dans sa clinique ce mode caractéristique des guérisons miraculeuses: l'abolition de ce facteur *temps* remplacé par l'instantanéité. On cherchera en vain dans les discussions médicales de telle société l'utilisation de ce critère essentiel.

* * *

« Le sens de la mesure, écrit le R. P. Lenain, M. Louis Wilmet le montre encore en parlant de Tilman Côme; il réfute victorieusement certains bruits calomnieux et manifeste sa sympathie à son égard, mais ne dissimule pas les difficultés que présentent ses visions, ni la défiance de l'opinion publique. Celle-ci se fait de plus en plus unanime en faveur des enfants, mais reste sur la réserve vis-à-vis de Côme; c'est que chez celui-ci il y a, dirait-on, un mélange surprenant de clartés et d'obscurités: adversaires comme partisans sont embarrassés par des arguments auxquels ni les uns ni les autres ne réussissent à donner une solution bien claire. Le recul de l'histoire, si utile dans bien des choses, apportera, espérons-le, la lumière que l'on cherche. La nuance à garder entre ce cas et celui des enfants, l'auteur, à notre avis, l'a très bien saisi. »

Il me semble intéressant de faire connaître à cet égard une inter-

prétation très curieuse qu'a publiée l'*Avenir du Luxembourg* dans les numéros du 10 et du 25 août, sous les initiales J. H.

L'auteur observe que l'effort humain de Côme aurait dû, au moins pour le 5 août, se traduire par la recherche d'un grand effet. Il n'en fut rien et ce message ne paie pas de mine plus que les autres, mais, plus que les autres, il se recommande en lui-même par la splendeur de son contenu. Et ce contenu, synthèse symbolique de l'œuvre de miséricordieuse rédemption entreprise par la Vierge, est ainsi dégagé par cet ingénieux exégète qui est, pour sûr, un théologien. Je reproduis seulement, à titre documentaire, la première partie de cette étude:

Lorsque Tilman s'extasie devant ses interrogateurs, sur le spectacle dont il fut témoin, il a raison. Par la profondeur de sa signification théologique, ce spectacle dépasse les possibilités constructives d'un cerveau profane. Cette construction symbolique sort absolument de la banalité; or, dans ce domaine où l'équilibre est difficile, cet apprenti bâtisseur comme un professionnel. S'il n'a pas la science nécessaire à pareille synthèse, d'où lui vient-elle? Et s'il affirme avoir reçu cette synthèse qui le dépasse, n'y a-t-il pas lieu de le croire?

Evoquons la scène. — Alors que le cerveau de Tilman est hanté par l'idée de la Vierge, la chapelle sera cependant « érigée à mon Fils bien-aimé », et c'est l'image de Notre-Seigneur qui dominera là, en plein centre, au-dessus du tabernacle.

« Le Christ, les pieds cachés par le tabernacle... » Tandis que l'on prétend cet homme à la merci d'images, voici que cette image doit céder le pas devant la réalité de la présence divine au tabernacle: cette image ne sera qu'un rappel émanant du tabernacle où se cache la Réalité.

Au milieu, le Christ; à gauche, donc du côté de l'Évangile, la Vierge; à droite, saint Joseph. La Vierge occupe donc ainsi la droite de Notre-Seigneur; saint Joseph la gauche; c'est juste.

« Au-dessus de la tête (de Notre-Seigneur), une colombe blanche, une aile déployée sur la tête de Notre-Seigneur et une autre du côté de la Vierge. La tête de la colombe regarde saint Joseph. » Fantaisie? Mais non. Symbolisme extrêmement juste et suggestif du mystère le plus profond peut-être, dans son ensemble, qui nous soit révélé: l'action de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire de la Divinité, en ces trois natures humaines qui ont reçu les grâces les plus incroyables.

Et ce n'est pas seulement le fait qui est indiqué, mais la relation entre les opérations divines en chacune de ces trois natures. « Une aile déployée sur la tête de Notre-Seigneur »: c'est que en Lui toute la plénitude, la Divinité habite corporellement (*Saint-Paul aux Colossiens*, II, 9) — « une aile du côté de la Vierge », c'est que l'Esprit-Saint est venu sur elle et la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre (*Évang. selon Saint-Luc*, I, 35) — enfin « la tête est tournée du côté de saint Joseph », c'est que le Regard divin s'est fixé sur lui plutôt que sur tout autre pour lui confier, sur terre, ce trésor céleste: Jésus et Marie.

Au-dessus, une étoile, une grosse étoile luisante. Ce n'est pas la première fois que le mystère de la Rédemption est signifié par une étoile. Il y eut celle des Mages. Puis, surtout, Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas été annoncé par Siméon, comme « la lumière qui vient éclairer les Nations », mais qui sera cependant une occasion de ruine pour ceux qui ne croiront pas. (*Saint-Luc*, II, 32 et 34). Ici, de même, est annoncée la contradiction que subira « l'étoile » puisque la Vierge promet ses grâces « à ceux qui portent respect aux enfants et au Clergé », disons le mot: aux croyants de Beauraing.

Le symbolisme des mains est limpide; une, posée sur le cœur, la source des grâces, l'autre tendue vers la foule.

Il en reste. La robe de Notre-Seigneur est noire, couleur de deuil et de pénitence. Quoi d'étonnant? En quel temps vivons-nous? De quelles souf frances retentit le cri qui monte de l'humanité? Le Christ est des nôtres: « car, nous n'avons pas un grand-prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ». (*Ep. aux Hébreux*, IV, 15)

Puis, le remède à la crise, à toutes les crises, n'est-il pas en partie dans la pénitence? Le Christ veut nous y entraîner.

Malgré cela, la Vierge, elle, apparaît « dans toute sa splendeur ». Que c'est juste! Gerson, le célèbre chancelier de Paris, nous l'explique: « Le Seigneur s'est réservé à lui-même le règne de la justice,

et il a cédé à Marie le règne de la Miséricorde. Marie n'a jamais cessé de sourire à l'humanité souffrante.

Il est naturel que saint Joseph regardât vers Marie, lui qui a été prédestiné pour elle.

Tenons-nous-en à l'essentiel, sans ajouter, par exemple, que la chapelle concrétisera toutes les préoccupations de notre temps, rappelant par son chemin de croix que nous fêtons le jubilé de la Rédemption.

Je vous en prie, faites un effort pour « réaliser » cela, en esprit, et vous vous écrierez avec Tilman : « Quel beau tableau ! » Dieu veut dresser là, au milieu de nos préoccupations, une grande et merveilleuse image de ses Miséricordes pour nous. Voilà pourquoi la Vierge en parlant de la gloire de la Belgique (le 12 juin?) montrait le viaduc; non pour indiquer la direction de frontières menacées, mais pour tourner nos yeux vers ce temple où régnera sa miséricorde (1).

Et c'est cela que vous dites décevant? Cela n'est donc pas beau?

Et maintenant dites-moi que cet homme sans lettres a créé cette synthèse ou bien montrez-moi l'imposteur qui l'a composée pour lui et la lui a gravée dans le cerveau. Non? — Mais alors, ne devons-nous pas entrevoir qu'il faudra peut-être nous écrier avec Jacob : « Certainement le Seigneur est en ce lieu, et moi je ne le savais pas. » Et saisi de crainte, il ajouta : « Que ce lieu est redoutable. C'est bien la maison de Dieu et la porte du ciel. » (Genèse, XXVIII, 16, 17).

J. H.

Quoi qu'il en soit, il est avéré, d'après les dires des médecins eux-mêmes confrontés par Wilmet, que Tilman Côme n'est ni halluciné, ni illuminé, mais très calme, ni simulateur ou hypocrite, car il est simple et candide comme un enfant.

Enfin, il est extrêmement remarquable d'observer que dans les Apparitions de Notre-Dame des Pauvres à cette pauvre d'Onkerzele, Léonie Van Dyck, mère de treize enfants dont neuf en vie, abandonnée de son mari depuis quatorze ans, ravagée de misère et cependant héroïquement généreuse jusqu'à demander deux messes chantées en l'honneur de la Vierge de Beauraing pour la conversion des pécheurs, il est, dis-je, remarquable que la Vierge a confirmé de point en point le message fait à Tilman Côme — totalement ignoré, jusqu'à son nom, par la pauvre Léonie.

Formons le vœu en finissant que le livre de Louis Wilmet se répande largement parmi ceux qui croient pour les affermir dans leur croyance, parmi les hésitants pour dissiper leurs doutes, parmi les incroyants pour les faire douter au moins.

J. SCHYRGENS.

P.-S. — *Errata.* — Dans ma dernière chronique se sont glissées quelques erreurs capables d'engendrer des confusions regrettables et qu'il importe de redresser. Au lieu de : *Etudes franciscaines*, il faut lire *Etudes carmélitaines* : une association d'idées a évoqué le Poverello d'Assise à propos de la pauvreté d'argumentation du R. P. Bruno, carme déchaussé et déchaussé de Beauraing. Au lieu de la revue *Ons Volk*, il faut lire *Ons Land* : jamais la virulente diatribe du R. P. Janssens, contre les pèlerinages de Beauraing n'aurait été admise dans la première. Enfin, au lieu de : *P. Janssen*, il faut lire : *R. P. Aloïs Janssens*, de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), qui n'a de commun avec *M. le chanoine Arthur Janssen*, le savant professeur de théologie morale à l'Université de Louvain, que l'emploi de la langue flamande dans ses compilations théologiques : *Suum cuique*.

J. S.

(1) Sur ce point d'ailleurs secondaire je relève une inexactitude : c'est non pas du côté du viaduc, mais dans le sens parallèle que se dessinera le tracé de l'église.

RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER
Civil, Militaire et Colonial
Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLÉSIASTIQUE
du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE
CHEMISERIE — BONNETERIE
CHAPEAUX — CHAUSSURES

27 bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)
Sa « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)
Sa « PÈLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT
ou
LODEN
Imperméable


Nota. — Envoi franco d'échantillons et du Catalogue général, comprenant toutes ses spécialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques

POUR PRENDRE UN REPAS
AVEC TRANQUILITÉ ET
CONFORT À UN PRIX
MODÉRÉ ————
ON S'ARRÊTE AU ..

**SALON
DE
THE**
de la Chocolaterie

Meyers

151 RUE NEUVE ■ PRES DE LA GARE DU NORD
À BRUXELLES



LÉOPOLD
STOUT, BOCK, LIBERATOR, SUPER BOCK.
WHITE STAR

Ses excellentes bières de ménage
en bouteilles

Téléph. 11 92 70

Brasserie Léopold, S. A., rue Vautier, 55

L'Assurance Liégeoise

Compagnie Anonyme d'Assurances
et de Réassurances contre tous risques.

Fondée en 1895

Capital et Réerves : 40,000,000 de francs

ASSURANCES ACCIDENTS
(Loi de 1903)

INDIVIDUELLES — AUTOMOBILES

VOL — BRIS DE GLACES — ASSURANCES SUR LA VIE
Rentes viagères

S'ADRESSER AUX SIÈGES SOCIAUX DES SOCIÉTÉS :

39, boulevard d'Avroy, LIÈGE

LE MONDE

Compagnie Anonyme d'Assurances contre l'Incendie

Fondée en 1864

Capital : 6 millions

ASSURANCES INCENDIE — RISQUES SIMPLES

RISQUES INDUSTRIELS — COMMERCIAUX

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR SIMPLE DEMANDE

Tél. 128,80 (4 raccordements)

Manufacture d'Instruments de Musique pour Harmonies et Fanfares
Fondée en 1838

Maison MELCHIOR DE VRIES

Avenue du Canal, 23-24, LIÈRE (Belgique)

Nos instruments sont parfaits comme **TIMBRE, ACCORD et ÉMISSION**

Garantis 10 et 12 ans contre tous défauts de construction

Pistons et Coulisses sans soudure - Incroyables

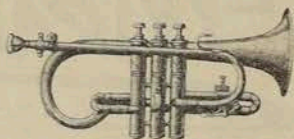
RÉPARATIONS

Exposition d'Anvers 1930

Membre du Jury

Hors Concours

Catalogue illustré et prix
courant gratis sur demande.



FILATURE et TISSAGE de JUTE

Tissage de JUTE, chanvre, lin, etc.

GOOSSENS, Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télegr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CIMENTS, etc.**

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton

87

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Filature, Ficellerie et Corderies Mécaniques

Maison fondée en 1859

F. VERMEIRE-HELLEBAUT

HAMME-SUR-DURME (Belgique)

Fils et Ficelles en tous genres

Ficelles lieuses pour la Moisson

Cordages pour l'Industrie, l'Agriculture et la Pêche

CABLES DE TRANSMISSION

Adr. télégr. : VERBAUT

Tél. : Hamme N° 12

Codes : Bentley's complete et privé

IMPORTATION — Prix et échantillons sur demande — EXPORTATION

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44.

Code A. B. C., 5th Edition.

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.

Spécialité pour couvertures et couvre-lits.

Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.

Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.